

REVUE
 POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
 DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 9

TOME XLV

1^{er} MARS 1890

L'ONCLE SCIPION MAGINOT (1)

Roman (2).

Le lendemain, je suis réveillé en sursaut par le roulement d'une voiture de laitier, qui revient de la gare et qui rentre avec son chargement de vases de cuivre pleins de lait. Je me frotte les yeux en cherchant où je puis bien être. Je m'étire en m'étonnant de me sentir légèrement courbattu, et je me souviens enfin que j'ai dormi sur les planches peu élastiques du comptoir. Je ne sais trop quelle heure il est; mais, au tapage de la cour et aux rumeurs qui viennent de la rue, je me rends compte que la matinée doit être déjà avancée, bien que le jour tombant des fenêtres soit encore singulièrement terne. Je saute à bas de mon comptoir et je procède en hâte à ma toilette, dans la crainte d'être surpris en déshabillé par les clients ou par M^{me} Clémence. — Vingt minutes après, lavé, peigné, vêtu de pied en cap, je vais avec précaution écouter à la porte de la salle à manger. Pas le moindre bruit; l'oncle Scipion dort encore. Du côté de l'escalier, même silence. — Je songe qu'à pareille heure la pharmacie Maginot-Péchoin a déjà reçu de nombreuses visites. Il paraît qu'à Paris on se lève plus tard qu'en province. J'ouvre l'une des fenêtres et, penché sur la barre d'appui, je m'amuse à examiner le spectacle de la cour.

Dans les autres appartements, on semble être plus

matineux que chez mon oncle. — Une femme coiffée d'un madras et traînant des savates éculées balaye le pavé; un fripier accroche le long du mur des pantalons de soldat et de vieilles bottes; un relieur étale sur le bord de sa croisée des volumes étroitement serrés dans une presse de bois; des bruits de toute nature s'échappent des fenêtres entre-bâillées et se confondent dans l'air brumeux de la cour, comme un bourdonnement de ruche: martellement de semelles dans l'échoppe d'un savetier, grincements de limes chez un serrurier, tac-tac de machines à coudre, semblable au murmure des sauterelles dans un champ. Tandis que j'écoute ce réveil du Paris laborieux, je sens une main se poser sur mon épaule. Je me retourne et me trouve face à face avec mon oncle, rasé de frais et boutonnant son veston.

— Bonjour, Jacques, dit-il gaiement. Déjà levé?... Excellente habitude!... As-tu bien dormi?... Oui... Parfait! Maintenant que nous sommes seuls, conte-moi ton histoire et dans quelles conditions tu as quitté la pharmacie de mon frère Victor.

Je lui confesse franchement mon altercation avec Aristide, mes voies de fait, la colère des Maginot-Péchoin, ma terreur d'un internement chez Pestel et mon départ de la papeterie.

Il m'écoute en souriant et en se frottant les mains; puis, quand j'ai terminé le récit de mon aventure, il répond:

— Allons, tout pourra s'arranger... Je vais écrire à Victor pour lui apprendre ton arrivée chez moi et lui offrir de me charger de ton éducation. D'après la façon dont les choses se sont passées, j'ai des raisons de croire qu'il acceptera ma proposition.

(1) Les droits de traduction et de reproduction sont expressément réservés.

(2) Suite. — Voy. les numéros précédents depuis le 4 janvier.

Je me confonds en remerciements et j'assure mon oncle de ma vive gratitude.

— Tu n'as pas à me remercier, poursuit-il dignement, je suis tout bonnement l'impulsion de mon cœur... Ça, parlons peu et parlons bien. Nous sommes, tu le vois, trop étroitement logés pour te conserver ici; je vais donc être forcé... momentanément, de te caser dans une pension où tu acquerras, je l'espère, les notions indispensables pour me seconder dans l'exploitation du nouveau filon que je ne manquerai pas de découvrir avant peu.

Au mot de « pension », ma figure s'est allongée. Eh! quoi, n'ai-je retrouvé la petite Alice que pour la perdre sur-le-champ? N'ai-je fui la rage du vautour Pestel que pour être enfermé dans une geôle peut-être plus insupportable encore?... Mon oncle, qui remarque ma mine désappointée, se récrie :

— Rassure-toi!... il ne s'agit pas d'une turne comme celle de Pestel... *L'Institut littéraire et scientifique*, où tu vas entrer sur ma recommandation, est dirigé par un ami à moi, un esprit libéral, un savant qui a poussé l'enseignement hors des voies banales de la routine universitaire... Sa méthode est originale, son érudition est vaste; son établissement est le rendez-vous des jeunes gens les plus distingués de la France et de l'étranger... Félicite-toi de ton heureuse chance!... Évariste Cornevin a une intelligence d'élite et M^{me} Cornevin est une mère pour ses élèves... Grâce à moi, tu seras choyé comme l'enfant de la maison!

J'essaye de paraître satisfait; néanmoins, au dedans de moi, je sens une vague tristesse s'élever comme le brouillard sur les prés, dans les matinées d'octobre.

— Va, continue mon oncle, tu ne seras pas à plaindre. D'ailleurs, tu viendras passer tous tes dimanches avec nous... Voilà qui est entendu, je vais écrire à mon frère Victor, nous déjeunerons, et ensuite je te conduirai à l'Institut Cornevin. Le temps est beau, nous ferons la route à pied et, dans le trajet, je te montrerai un bon bout de Paris.

Tandis qu'il prononce ces derniers mots, M^{me} Clémence et Alice sont entrées. Mon oncle les met au courant de ses projets, puis il retourne dans sa chambre composer l'épître destinée aux Maginot-Péchoin. M^{me} Saintot, après m'avoir adressé quelques encouragements affectueux, s'occupe des préparatifs du déjeuner, et je reste seul avec Alice.

Elle a revêtu son tablier de lustrine et, tout en chantonnant, elle met en ordre les plumes et les livres sur son pupitre. Je la suis des yeux, avec une muette admiration, et je me sens le cœur gros à la pensée de la quitter si vite. Elle devine, sans doute, que mon regard est attaché sur elle, car brusquement elle se retourne :

— Pourquoi, dit-elle avec un malicieux sourire, avez-vous cette figure navrée?... Êtes-vous si fort tracassé d'aller en pension chez les Cornevin?... Il n'y a

pas de quoi. Ils sont très aimables, et vous ne vous ennuierez pas chez eux.

— Vous les connaissez?

— Je crois bien... Nous sommes allées quelquefois avec mère à leurs soirées... C'est très drôle, on y fait de la musique, on y danse, les élèves sont invités, et on s'y amuse.

L'idée de cette pension où l'on danse bouleverse toutes mes conceptions du régime scolaire; néanmoins, elle me rassérène un peu, et je demande à Alice si elle ira aux soirées de l'Institut Cornevin, quand j'y serai.

— Je ne sais pas, répond-elle en levant les épaules; en ce moment, mère est très occupée et n'a guère le cœur à la danse; mais, dans tous les cas, vous viendrez ici toutes les semaines, et nous tâcherons de vous distraire de notre mieux... A la belle saison, nous irons à la campagne, et vous verrez comme c'est joli, les bois de Montmorency!

— Est-ce plus beau que les bois de Villotte?

— Il n'y a pas de comparaison! réplique-t-elle avec une nuance de dédain.

Le sans- façon avec lequel elle parle des bois de mon pays me semble friser l'ingratitude, et je riposte :

— On était pourtant bien dans la friche du Petit-Juré, au milieu des fougères!

— Quelle friche? quelles fougères? interroge-t-elle de l'air de quelqu'un qui ne comprend pas.

— La friche où nous étions assis un matin de juillet, tandis que les alouettes chantaient et que vous me parliez de Viviane...

— Ah! oui, murmure-t-elle avec un sourire vague.

Mais je vois bien qu'elle ne sait plus de quoi je parle. Elle a oublié ce détail de son séjour à Villotte, et son oubli est pour moi un amer crève-cœur...

Nous déjeunons sommairement, rapidement, presque au pied levé; puis mon oncle Scipion endosse son pardessus noisette, et je coiffe mon chapeau de paille. Voici le moment de la séparation. M^{me} Clémence me jette un regard mouillé et me serre la main. Je m'approche d'Alice et je l'embrasse, ayant, moi aussi, bien envie de pleurer. Quant à elle, secouant gentiment ses boucles noires, elle me dit pour me reconforter :

— A bientôt, Jacques!... Vous viendrez nous voir l'autre dimanche.

Dans mon désarroi, je n'ai plus la notion des jours de la semaine, et je balbutie d'un air ahuri :

— Quand est-ce... l'autre dimanche?

Alice éclate de rire :

— Mais dans huit jours, naturellement, puisque c'est dimanche aujourd'hui... Attendez, je vais vous donner de quoi être mieux renseigné.

Elle fouille dans son pupitre, et en rapporte un mignon calendrier.

— Tenez, ajoute-t-elle avec un nouveau rire, les dimanches sont marqués là-dessus en lettres rouges... De cette façon, vous ne pourrez pas vous tromper.

Je serre précieusement dans mon gilet le souvenir d'Alice, et nous voilà partis.

Le ciel est légèrement voilé de brume, mais le pavé est sec, et nous descendons lestement le faubourg, où s'écoule un double courant de véhicules bruyants et de piétons affairés. Le perpétuel roulement des voitures, l'affluence des passants, les cris de la rue, la hauteur des maisons, tout cela m'effare et m'étourdit. A un certain endroit, le flot qui dévale du faubourg se mêle au tourbillonnement d'une foule plus tumultueuse encore qui se répand dans une large voie transversale, plantée d'arbres, et mon oncle Scipion me crie :

— Les boulevards!

Nous coupons péniblement ce courant sans cesse renouvelé, ces files de voitures qui semblent enchevêtrées les unes dans les autres, puis nous retombons dans une longue rue aussi populeuse, aussi affairée que la précédente. La foule est partout, dans cette immense ville, dont l'extraordinaire grouillement commence à m'effrayer. Cette rue noire et longue d'une demi-lieue débouche tout à coup sur un vaste espace lumineux. Le soleil transparait derrière le brouillard; j'aperçois, dans une clarté laiteuse, la coulée verte d'un grand fleuve et, sur chaque bord, parmi des bouquets d'arbres, une perspective de hautes maisons et de palais; au-dessus des toits surgissent des tours, des dômes ardoisés, de sveltes flèches d'églises. Nous passons sur un pont monumental, orné d'une statue équestre, et Scipion-Maginot, avec un geste plein d'ampleur, me dit :

— Les quais et la Seine!

Maintenant nous sommes sur l'autre rive. Nous marchons à travers un dédale de rues tortueuses, où de nouvelles foules circulent au milieu du même brouhaha de voitures et de clameurs perçantes. Je suis tellement étourdi que je ne vois plus rien; un cercle de migraine commence à étreindre mes tempes, et j'ai peine à suivre mon oncle infatigable, qui me tire par la main. Enfin nous entrons dans la grande rue de Montrouge. Les maisons s'espacent davantage, les jardins plus nombreux mettent de l'air autour des habitations, et je respire plus facilement.

— Nous voici arrivés, murmure mon oncle.

Il s'est arrêté devant un mur de pierre de taille, sur lequel de grandes lettres noires s'étalent à l'aise, et je lis :

INSTITUT LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Directeur : E. CORNEVIN.

Scipion Maginot pousse une porte bâtarde pratiquée à droite de la grille, parlemente avec un concierge et, à travers une cour ornée de maigres parterres, m'entraîne vers un bâtiment carré où la même inscription est répétée en lettres dorées. Dans le vestibule, une

porte à deux battants est surmontée de cette indication : *Cabinet du Directeur*. Mon oncle y frappe et ouvre sans attendre la réponse.

Au bruit de nos pas, un monsieur enfoncé dans un fauteuil de bureau, au milieu de la pièce entièrement tapissée de livres, se retourne et se lève avec pétulance :

— Maginot!

— Mon vieux Cornevin!

Les deux amis se serrent la main avec effusion, tandis que, les yeux écarquillés, je contemple le directeur de l'institut.

Évariste Cornevin n'a ni la solennité pédante ni la mine farouche du cuistre Pestel. C'est un homme entre deux âges, de taille moyenne, aux gestes nerveux, à la barbe rousse clairsemée, aux yeux d'un bleu pâle qui semblent noyés dans le rêve. Il est chaussé de pantoufles, négligemment vêtu d'un complet couleur cannelle, et une casquette de cuir fauve coiffe sa tête longue au front extatique.

— Comment vont tes affaires? demande l'oncle Scipion avec un accent plein de sollicitude, et comment se porte l'aimable M^{me} Cornevin?

— Merci, ma femme va bien, moi de même; quant aux affaires, elles cheminent doucement, *lento pede*... Depuis la rentrée, rien ne se dessine encore franchement; mais j'ai résolu de frapper un grand coup sur le tam-tam de la publicité... Tiens, voici l'épreuve d'un cliché pour les grands journaux...

Il déroule une longue bande de papier blanc, où on lit en caractères d'imprimerie :

Institut littéraire et scientifique, dirigé par Évariste Cornevin, docteur ès lettres. — Préparation aux Écoles spéciales. Nouvelle méthode d'enseignement des langues mortes et vivantes. Dix années de succès.

— Très bien! affirme mon oncle. A notre époque, c'est avec des annonces qu'on soulève le monde... Le public sera empoigné.

— Je le crois, reprend ingénument M. Cornevin; seulement la quatrième page des journaux coûte cher, et je suis accroché par un détail... Les fonds sont bas.

— Écoute, insinue Scipion Maginot, comme pris d'une soudaine inspiration, confie-moi ton cliché... Je connais une agence qui se chargera de l'affaire dans les prix doux et qui te donnera du temps... En attendant, je t'amène toujours un élève.

— Tu es un ami, toi, Maginot! s'exclame Cornevin en abaissant vers moi un regard curieux et souriant... Qui est-ce?

— C'est mon neveu.

Cornevin sourit encore, mais d'un sourire inquiet.

— Oui, mon neveu, continue mon oncle en s'animant, presque mon fils!... Un garçon qui te fera honneur, mon cher!... Une précoce intelligence en bouton qui promet de s'épanouir merveilleusement.

— Le neveu de Scipion Maginot, réplique courtoisement M. Cornevin, ne peut être qu'un sujet distingué...

Il s'interrompt, me tend la main, prend une brochure sur son bureau et me l'offre :

— Tenez, mon garçon, lisez ceci pendant que nous causerons d'affaires... C'est le programme des études.

Je vais m'asseoir dans un coin pour feuilleter la brochure. J'y vois que jusqu'à ce jour on n'a pas su apprendre les langues mortes aux enfants, et que Cornevin se charge, en deux ans, de leur faire parler couramment le grec et le latin, ainsi que plusieurs langues vivantes. Tandis que je cherche à comprendre la méthode sommairement indiquée dans le *programme d'études*, M. Cornevin et mon oncle causent dans l'embrasure d'une fenêtre. Ils m'ont oublié, parlent à voix haute, et forcément des fragments de leur conversation entrent dans mes oreilles.

— Tu sais, dit timidement M. Cornevin, l'institut ne fournit pas le trousseau... Quant aux conditions pécuniaires, je te traiterai en ami.

— Cornevin, s'écrie mon oncle avec un noble geste de désintéressement, tes conditions seront les miennes. Laissons de côté ces mesquines questions d'argent.

— Non, non ! réplique vivement le directeur de l'institut, traitons-les sur-le-champ, au contraire, pour n'y plus revenir... Voyons, 1000 francs et le trousseau, est-ce trop ?

— Mon cher, la culture intellectuelle ne saurait être estimée trop haut.. L'enfant sera encore et toujours ton obligé.

— Les trimestres sont payés d'avance, insinue doucement M. Cornevin.

— A merveille... Seulement, si tu n'y vois pas d'objection, je te réglerai en nature... Ma caisse est momentanément à sec, mais j'ai en magasin de la toile des Vosges extra-fine... Dans un établissement comme le tien on a toujours besoin de linge, et tu en prendras chez moi à discrétion.

La toile des Vosges extra-fine ne paraît pas enthousiasmer M. Cornevin ; il reste silencieux et méditatif ; il ébauche même une légère grimace. Alors Scipion Maginot ajoute :

— Je pourrai t'approvisionner également d'exquis fromages arrivés de Gérardmer... C'est excellent pour les déjeuners...

— Soit, dit enfin le maître de pension, j'accepte, sauf ratification de mon ministre des finances, c'est-à-dire de M^{me} Cornevin... Allons lui montrer ton neveu.

Nous passons dans une pièce voisine, et on me présente à M^{me} Cornevin. C'est une petite femme ratafinée dans un peignoir bleu déteint ; elle est ridée et couperosée comme une feuille de vigne en automne, mais elle a beaucoup de vivacité, une pointe d'accent méridional et des airs jeunets qu'accentue encore une foison de

fausses boucles brunes frisonnant sur le front. Elle paraît mener son mari par le nez, mais elle est bonne personne et accueille cordialement Scipion Maginot, qui l'a sans doute séduite comme il embobeline toutes les femmes. Elle me tape amicalement sur les joues et accepte, avec la satisfaction d'une ménagère qui n'a pas trop de linge, le mode de paiement proposé pour le prix de ma pension. Quant à mon trousseau, mon oncle espère que les Maginot-Péchoin fourniront le nécessaire.

Ces arrangements une fois conclus, M. Cornevin nous promène à travers toute la maison. Les quelques pensionnaires déjà rentrés ont profité du dimanche pour flâner dans Paris, de sorte que l'institut est désert. Dortoir, salle d'étude, salle de cour, parloir, on ne nous fait grâce de rien. Nous terminons par la salle à manger, aux lambris peints en blanc, sur les moulures desquels les domestiques ont laissé en noir l'empreinte de leurs doigts. — Une table oblongue, recouverte de toile cirée, occupe toute la profondeur de la pièce, et une vingtaine de chaises sont rangées en guirlande tout autour.

— Ceci est le réfectoire, dit M. Cornevin d'un air inspiré, tandis que sa femme verse du malaga dans quatre verres à bordeaux ; c'est le cénacle où nos pensionnaires partagent trois fois le jour le repas de la famille... Les élèves mangent avec leurs maîtres ; ils écoutent leurs discussions littéraires ou scientifiques et s'assimilent ainsi en même temps la nourriture du corps et celle de l'âme... Maginot, un verre de malaga !... Je bois aux succès de l'oncle et du neveu !

Nous trinquons, puis mon oncle tire sa montre. Les affaires le réclament ; il prend congé des Cornevin, m'embrasse, et nous le reconduisons jusqu'à la porte de la rue.

— Au revoir, Jacques ! s'exclame-t-il. Souviens-toi de la devise de cet empereur philosophe de l'ancienne Rome : « *Laboremus !* » et grave-la dans ton cœur...

Je le crois parti et je m'en reviens, tout contrit, derrière les époux Cornevin, quand la porte bâtarde se rouvre, la tête de l'oncle Scipion passe par l'entrebâillement ; il fait un dernier signe de la main, me crie de nouveau : « *Laboremus !* » puis il disparaît pour tout de bon.

Les Cornevin sont retournés à leurs occupations respectives, m'abandonnant à mes méditations dans un jardin situé derrière la maison et où on a établi un gymnase. Le jardin, presque entièrement en pelouse, où des fouillis d'arbustes enchevêtrés leurs branches roussies par la bise d'octobre, est l'image de mon âme attristée. Il est délaissé et négligé comme moi. Quelques asters violets, quelques pâles chrysanthèmes y fleurissent seuls, tandis que de grands saules y éparpillent leurs feuilles argentées. Le brouillard un instant dissipé voile de nouveau le ciel crépusculaire et veloute les objets de sa fine buée grise. Au loin, une cloche de

couvent tinte avec lenteur, et cette mélancolique sonnerie du soir — la première que j'entends à Paris — réveille toutes mes anciennes impressions de province. Je me retrouve pour un moment à Villotte, et la nostalgie du pays natal me tombe sur le cœur. Mes yeux se mouillent; puis je repense à Alice. Son souvenir filtre au dedans de moi avec la fondante douceur de la sonnerie de cette cloche d'église. Je cherche dans ma poche le calendrier où chaque lettre rouge marque joyeusement les dimanches où je reverrai ma petite amie, et je baise tendrement le mignon morceau de carton où se sont posés les regards bruns d'Alice.

ANDRÉ THEURIET.

(A suivre.)

SORBONNE

Abel Bergaigne et l'Indianisme (1).

LEÇON D'OUVERTURE.

Je manquerais à un devoir de piété presque filiale si mes premières paroles ne rappelaient pas le souvenir de mon maître bien-aimé, M. Bergaigne. Si je dois laisser de côté les titres glorieux du savant, j'ai droit plus que personne à proclamer les admirables qualités du professeur. Cinq années d'études poursuivies sous la direction de M. Bergaigne m'ont valu le bonheur de pénétrer dans son intimité, de vivre avec lui presque côte à côte, d'éprouver chaque jour sa bonté, sa bienveillance, sa sollicitude, je ne crains pas de dire son amitié. Attiré dès les premières leçons par la netteté de l'exposition, la rigueur de la méthode, la nouveauté des aperçus, la chaleur sobre du débit, je me sentis lié bientôt par une sorte de charme indéfinissable : la sérénité du visage, la clarté du regard, la dignité simple sans raideur des manières, la douceur réservée de l'accueil séduisaient également tous ceux qui l'approchaient, et les retenaient auprès de lui. La sympathie qu'il inspirait profitait à son enseignement : plus d'un élève resta fidèle à la philologie sanscrite ou à la grammaire comparée par attachement au maître qui représentait ces deux sciences à la Sorbonne. Il fallait cependant triompher au préalable d'une résistance inattendue. M. Bergaigne se faisait scrupule d'engager ses auditeurs dans une voie trop étroite et presque sans issues; il les prévenait loyalement des dangers auxquels ils s'exposaient; il leur montrait les difficultés du travail, l'insuffisance des ressources, le petit nombre des situations ouvertes. Si le néophyte, en dépit des avertissements, persistait dans sa résolution, le maître

n'avait plus du moins à craindre les reproches de sa conscience.

Dès lors, il pouvait laisser libre carrière à sa complaisance et à son dévouement. Aux heures régulières des cours il ajoutait des heures supplémentaires; malgré ses travaux personnels, dont la préparation aurait suffi à absorber une longue vie de labeur, il donnait sans compter sa matinée, son après-midi, souvent la journée tout entière, et il s'accusait encore d'imposer aux auditeurs qui lui prenaient son temps des dérangements excessifs et des voyages trop longs.

Il n'hésitait pas à s'imposer un surcroît d'occupation ou même une besogne matérielle quand ses élèves devaient en tirer profit. Pendant une année entière, il employa chaque semaine deux jours à reproduire par l'autographie des notes, des croquis, des cartes, des inscriptions, des résumés substantiels que ses auditeurs gardent aujourd'hui avec un soin jaloux comme une pieuse relique et comme un trésor précieux. Sa bonté active suivait ses élèves en dehors des cours.

Il se préoccupait de leur santé, de leurs moyens d'existence; sa délicatesse ingénieuse savait au besoin leur assurer les ressources indispensables à la vie studieuse, sous des formes qui sauvegardaient également la dignité du bienfaiteur et celle de l'obligé.

Je n'ai pas le droit de rappeler ici des souvenirs trop personnels et trop intimes; je me trouverais entraîné à raconter en détail ma propre histoire pendant les cinq dernières années. A partir du jour inoubliable où je demandai à M. Bergaigne de diriger, comme les *gouverours* indiens, mes études et ma conscience, ma vie est devenue, pour ainsi dire, le reflet de la sienne. Puisse-t-elle en rester toujours un reflet fidèle! Son exemple enseignait à la fois le travail persévérant et la pratique des plus nobles devoirs. Frappé coup sur coup de deuils cruels, il n'avait pas cédé au découragement. Enfermé dans un isolement austère, mais serein, il poursuivait avec une ardeur enthousiaste les recherches les plus ardues; il cultivait la science par amour de la vérité. Malgré l'importance de ses découvertes, qui ont transformé l'histoire des origines indo-européennes, il dédaignait les succès bruyants. Né avec un tempérament d'artiste et une âme de poète, il eut le courage d'imposer silence à ses goûts. Dans sa chaire comme dans ses ouvrages, il s'appliqua à traiter en philologue sévère la philologie sanscrite et la grammaire comparée.

La mort, qui l'a brusquement ravi à ceux qui l'aimaient, n'a pu cependant les priver de sa protection efficace. Son souvenir reste devant eux comme un exemple et comme une sauvegarde; il leur trace la voie à suivre et les devoirs à accomplir. Formé par un tel maître, je revendique avec fierté l'honneur d'avoir été son élève. C'est son affection qui m'a désigné, comme une recommandation posthume, au choix de M. le directeur de l'enseignement supérieur et aux suffrages

(1) Cours de sanscrit à la Faculté des lettres de Paris.

de la Faculté. L'autorité du maître disparu vaut à l'élève une faveur que ses titres seuls n'auraient pas justifiée. Le respect d'une mémoire qui m'est si chère m'impose des obligations précises; j'espère en être digne, et je remercie M. le directeur ainsi que la Faculté de n'en avoir pas douté.

Je les remercie plus encore d'avoir reconnu, par la création d'un cours spécial, l'émancipation définitive de l'indianisme. Une tradition qui remonte aux origines de nos études, et dont Bopp est responsable, a rivé longtemps à la même chaire le sanscrit et la grammaire comparée. La grammaire comparée, qui devait au sanscrit sa naissance et ses progrès, lui a mal payé ses services; elle l'a réduit en servage et l'a presque absorbé. En dehors du petit cercle des orientalistes, l'opinion commune considère le sanscrit comme un instrument commode à l'usage des linguistes, indispensable à la phonétique et la morphologie des langues indo-européennes; il est le couronnement et le faite des études grammaticales. L'intérêt provoqué jadis par les œuvres littéraires de l'Inde s'est évanoui; Çakuntalâ ne trouve plus de lecteurs et la strophe célèbre de Goethe n'éveille plus d'écho. L'étrangeté des noms attire aisément la raillerie; la *Râmâyana* et le *Mahâ-Bhârata*, déchiffrés et expliqués avec enthousiasme au commencement du siècle, sonnent aux oreilles contemporaines comme le nom de Childebrand aux oreilles de Boileau. Les systèmes philosophiques et religieux de l'Inde, ignorés ou mal connus, ne servent de pâture qu'aux cervelles malades. M. Bergaigne s'est efforcé de revendiquer contre l'ignorance, la raillerie et le dédain, les droits réels de l'Inde. Obligé d'associer dans la même chaire l'enseignement du sanscrit et l'enseignement de la grammaire comparée, il s'est appliqué à les séparer soigneusement dans ses cours. En exposant les principes et les lois de la grammaire comparée, il écartait de parti pris les exemples tirés du sanscrit et s'enfermait rigoureusement dans le cercle des langues classiques. Ses leçons n'y perdaient point en valeur, elles y gagnaient en clarté. Il prouvait ainsi, par une expérience irréfutable, l'indépendance respective des deux études. Qu'il prit pour texte d'explication les hymnes védiques, où le portaient ses goûts et ses travaux personnels, ou les drames classiques, qu'il essayait ensuite de vulgariser par d'élégantes et fidèles traductions, il laissait résolument de côté les observations linguistiques et s'attachait surtout à tracer avec netteté la méthode d'interprétation exacte. Il ne se contentait pas de donner le sens littéral, il éclairait par un commentaire abondant les indications sur les usages, les mœurs, les lois, les religions, au hasard des rencontres. La part de ce commentaire alla toujours en s'accroissant: elle avait fini par contre-balancer la part de l'explication; elle allait bientôt la supplanter. M. Bergaigne avait choisi comme sujet de cours, en 1887-1888: l'archéologie indienne, inscriptions et mo-

numents. Il s'était jeté avec son ardeur coutumière dans ces études nouvelles; il avait par un labeur prodigieux accumulé les documents, amoncelé les notes. Entré dans cette voie encombrée et mal aplanie, il se proposait d'y tracer une route commode et dessinait déjà de vastes plans. La mort en a brusquement arrêté l'exécution. Il avait eu cependant le temps de préparer l'évolution que la Faculté vient de consacrer définitivement. Il avait marqué la place de l'*indianisme* à la Sorbonne.

*
* *

L'indianisme a le droit de traiter en égal avec les études classiques. Son domaine est au moins aussi vaste et aussi riche que le champ de la philologie grecque ou latine; il s'étend à la fois sur l'Inde entière et sur plusieurs des pays limitrophes, de l'Himalaya jusqu'à Ceylan, de l'Indus à l'Indo-Chine et à l'archipel Indien. Sur cet immense territoire, comparable en étendue à l'empire romain, se pressent et se heurtent des races nombreuses, séparées par leurs origines, leurs croyances, leurs usages, leurs langues, morcelées à l'infini, incapables de cohésion, en perpétuelle hostilité. Le génie brahmanique est cependant parvenu à introduire l'ordre dans ce chaos; il a donné à cette masse hétérogène une solide unité. Le sanscrit a été l'instrument de cette prodigieuse transformation. Langue savante, créé dans les écoles par un travail de lente épuration et d'analyse subtile, élevé à la dignité de langue sacrée, reconnu comme l'unique intermédiaire entre les dieux et les hommes, employé d'abord à exprimer les idées et les sentiments religieux, affiné et enrichi par une longue élaboration, le sanscrit a été de bonne heure adopté comme langue littéraire par l'Inde tout entière; il a triomphé des dialectes, des patois, des langues rivales; idiome aryen, il s'est imposé à l'Inde dravidienne. Le brahmane qui entre chez des tribus sauvages, soit en captif, soit en aventurier, et dont le savoir s'arrête à de maigres formules qu'il ne comprend pas, jette sans en avoir conscience les premières semences de l'esprit brahmanique. Il rattache, par une généalogie forgée sans scrupule, l'ancêtre du clan aux grandes familles héroïques de l'Inde aryenne; il introduit le dieu local dans le panthéon hindou par l'invention d'un avatar nouveau. La conquête de l'Inde par les brahmanes, entreprise depuis plusieurs dizaines de siècles, se poursuit encore aujourd'hui, sous nos yeux, secondée par les races qu'elle prétend soumettre. L'adoption des institutions brahmaniques passe pour une sorte d'anoblissement, où les peuplades barbares aspirent ardemment. Les ouvrages religieux entrent bientôt à la suite du brahmane, et ouvrent le chemin à la littérature. L'étude des mêmes modèles, le même système d'éducation atténuent et finissent par effacer les différences locales; les pandits de Tanjore écrivent comme les pandits du Cachemire, ceux de Bénarès pensent comme ceux de Calcutta.

La langue sacrée du brahmanisme a triomphé même des résistances religieuses. Les hérésies les plus redoutables, les schismes les plus puissants, ont essayé en vain de combattre le sanscrit; le pâli des bouddhistes, l'ardha-mâgadhi du jainisme ont dû capituler tour à tour. Les adversaires des brahmanes ont, pour les réfuter, emprunté leur langue sainte. En dépit de leurs passions, ils ont contribué à enrichir le trésor commun de l'esprit indien, et rehaussé par leurs productions l'éclat d'une littérature hostile.

Cultivée sur une étendue de territoire si considérable pendant une si longue série de siècles, la littérature sanscrite est sans contredit la plus riche du monde. Si l'on y joint les œuvres de l'époque védique, qui lui appartiennent de plein droit aussi bien qu'Homère à la littérature grecque, que Nævius ou Ennius à la littérature latine, ou que la *Chanson de Roland* à la littérature française, son activité commence dix siècles peut-être avant le Christ et continue sans interruption jusqu'à notre époque. Malgré les pertes énormes imputables au temps, aux révolutions politiques, aux haines religieuses, à la rareté des manuscrits, à l'influence pernicieuse du climat et de la nature, le nombre des ouvrages connus flotte entre dix et vingt mille; et les recherches poursuivies méthodiquement sous l'impulsion du gouvernement anglais et des sociétés savantes accroissent constamment ce nombre. Tous les genres littéraires, toutes les variétés de la science y sont largement représentés. Les doctrines et les pratiques religieuses, les récits d'édification, les traditions légendaires, la législation, l'épopée, la poésie, le drame, la fable, le conte, la grammaire, la lexicographie, la rhétorique, la métrique, les systèmes de philosophie, l'astronomie, la médecine, l'art y ont produit d'admirables chefs-d'œuvre, dignes de rivaliser avec les modèles les plus illustres. L'étude de ces documents, intéressants par leur antiquité, par leur valeur historique, par leur mérite de style, monuments d'une pensée originale et puissante malgré ses bizarreries, suffirait à occuper l'activité de nombreuses générations; elle n'est cependant qu'un des éléments essentiels de l'indianisme.

Obligés d'emprunter aux brahmanes la langue sanscrite, les bouddhistes et les jainistes n'en ont pas moins gardé une langue religieuse originale; ils l'ont tirée des dialectes moins littéraires, moins raffinés, vulgaires peut-être, mais arrêtés dans leur évolution par une sorte de consécration rituelle. Le canon des bouddhistes méridionaux, de Ceylan, de Birmanie, de Siam, du Cambodge, est rédigé en pâli; le canon d'une des deux grandes sectes jainistes est écrit en ardha-mâgadhi. Les adhérents des deux confessions n'ont jamais cessé d'employer ces dialectes, même en concurrence avec le sanscrit.

Il s'est formé ainsi deux grandes littératures, moins riches que la sanscrite, moins variées, moins artis-

tiques, mais indispensables à l'intelligence exacte de deux grandes religions et à la connaissance exacte de l'esprit indien.

Les langues vulgaires de l'Inde, comprimées dans leur essor par le sanscrit, ne sont pas cependant restées infécondes. Elles ont emprunté au sanscrit des modèles, une règle, une inspiration générale; mais elles ont subi l'influence des circonstances locales et des temps. En s'adressant à un public plus étroit et moins cultivé, elles ont dû sacrifier à ses goûts, se plier à ses exigences; elles présentent chacune un reflet isolé de l'esprit indien. Si elles n'en mettent pas en lumière les caractères généraux, elles permettent d'en analyser plus intimement les détails, d'en marquer avec plus de netteté les traits secondaires par un grossissement fidèle. Le tamoul, le malayalim, le télougou, le canarais ont produit des œuvres nombreuses; le tamoul mérite de se placer immédiatement au-dessous du sanscrit, mais à une longue distance encore, par l'abondance, le mérite, la variété et la popularité de sa littérature. Les langues aryennes de l'Indoustan, sœurs cadettes du sanscrit, sont également entrées, après de longs tâtonnements, dans la vie littéraire et commencent à disputer la place à leur aînée, comme instrument de propagation des idées modernes. Le bengali, l'hindi, le gujerati, le mârathi, l'hindoustani se glorifient de poètes et de prosateurs illustres.

L'épigraphie indienne est une annexe naturelle et considérable de la littérature. Nulle part ailleurs la pierre n'a été si bavarde et si prétentieuse. Les inscriptions sont le plus souvent de véritables poèmes, ciselés avec un art minutieux par l'écrivain comme par le lapidaire. Les figures de rhétorique, les beautés de style, les finesses de versification s'y étalent complaisamment. Souvent aussi l'auteur prend soin de signer son œuvre pour en revendiquer à jamais la paternité. L'épigraphie débute avec les prédications morales du roi Açoka, trois siècles avant l'ère chrétienne; elle se propage avec les conquêtes spirituelles du bouddhisme, couvre de ses monuments l'Afghanistan, le pays de Hérat et de Kandahar; la colonisation brahmanique la porte ensuite au Cambodge et à Java, où elle produit des chefs-d'œuvre, et elle continue à fleurir dans son pays natal pendant vingt siècles sans interruption.

L'ensemble de ces documents si riches et si variés permet de suivre l'évolution du génie indien pendant trente siècles, et donne à l'histoire de l'Inde, si complexe et si morcelée en apparence, une surprenante unité. Ils attestent la solidarité de l'Inde antique et de l'Inde actuelle, de l'Inde aryenne et de l'Inde dravidiennne, de l'Inde orthodoxe et de l'Inde hérétique; ils prouvent la continuité des mêmes traditions, du même esprit, de la même inspiration, en dépit des révolutions intestines et des invasions étrangères. Sans être jamais parvenue, au cours de sa longue carrière, à former une nation, l'Inde acquiert cependant une personna-

lité véritable; elle présente le phénomène, unique au monde, d'une agglomération incohérente de races, de langues, de croyances toujours hostiles, souvent asservies, et portées cependant à la conception d'une patrie commune par la littérature.

L'indianisme, comme l'Inde elle-même, est arrivé lentement à cette conception d'ensemble. Les orientalistes ont longtemps sacrifié l'intérêt réel de leurs études à un intérêt illusoire. Trompés par les inventions ou les traditions chimériques des brahmanes, les premiers explorateurs de la littérature sanscrite avaient cru toucher brusquement au berceau de l'humanité. Le traducteur des lois de Manou, William Jones, fixait la date de ce code au ^{xiii} siècle avant le Christ. Les hymnes védiques, peu connus, mal expliqués, entourés d'un prestige superstitieux, cachés aux Européens par un fanatisme jaloux, passaient pour reculer le domaine de l'histoire jusqu'à l'enfance du monde. On les abordait avec émotion; on en attendait des révélations sur l'origine des sociétés. Les textes arrivaient lentement, comme pour entretenir la curiosité impatiente des savants et du public; à peine obtenus, on s'y précipitait, on se hâtait de leur dérober leurs secrets.

Les études védiques passèrent ainsi au premier rang dans l'indianisme; elles prirent un caractère vénérable, une sorte de sainteté. Un savant illustre déclarait que le Véda devait être la Bible des races aryennes. Les ancêtres perdus de l'Europe moderne y ressuscitaient tout à coup avec leurs sentiments et leurs pensées naïves, leur foi simple, leur adoration ingénue. Un roman pastoral, simple et touchant, s'était improvisé de toutes pièces. Des patriarches y passaient graves et nobles, avec des femmes, des enfants, des troupeaux. Le matin, ils sortaient de leur tente au soleil levant, pour adorer la jeune aurore, heureux de la voir renaître au ciel; quand le soleil se couchait, ils le suivaient de leurs prières inquiètes et le suppliaient de revenir pour chasser les ténèbres ennemies. Leur culte s'adressait aux forces de la nature, aux phénomènes célestes, au feu, au vent, au nuage, à la lumière; ils offraient à ces divinités simples des offrandes candides, le lait, le beurre, le suc des plantes; ils se plaisaient dans leur innocence et détestaient le vice. L'âge d'or venait d'entrer dans l'histoire.

*
**

M. Bergaigne eut le courage de rompre en visière avec des préjugés qu'on ne discutait plus; il reprit, pour vaincre ses adversaires, l'arme qu'ils avaient forgée. M. Roth, le chef de l'école allemande et le doyen respecté des études védiques, avait revendiqué hardiment les droits de la critique occidentale contre l'exégèse indienne; il refusait d'accepter le commentaire de Sâyana, écrit au ^{xiv} siècle, comme un héritier fidèle de l'interprétation primitive. Mais M. Roth ne se révol-

taut contre la tyrannie des scolastes indiens que pour tomber sous le joug de l'opinion courante; il substituait l'arbitraire à l'arbitraire. Les hymnes védiques durent se plier bon gré mal gré aux illusions séduisantes de leurs nouveaux interprètes; les mots comme les idées durent subir une douce violence pour s'accorder avec le caractère préconçu de l'âge védique. M. Bergaigne déclara la guerre à ce système de complaisances, si contraire à la logique rigoureuse de son esprit. Il prit à part le Rig-Véda, admis sans contestation comme le plus ancien des recueils védiques; il en dressa l'inventaire complet, distribué en trois chapitres: les idées, les mots, le style. Ses ouvrages sur la religion védique, le lexique, la rhétorique du Rig-Véda répondent à cette triple division. Sa méthode consistait à grouper les formules analogues, à les classer par ordre de difficulté, à expliquer les plus complexes par les plus simples, à contrôler les acceptions douteuses ou contestables par une comparaison minutieuse des passages allégués; à définir rigoureusement les procédés de style qui modifiaient l'expression directe de la pensée. Appliquée avec une logique sévère, elle aboutit à une révolution. La naïve simplicité des hymnes védiques se réduisit à des formules liturgiques ressassées, usées, souvent combinées sans art et même sans intelligence, monuments d'une religion savante, complexe, fortement organisée et déjà peut être entrée en décadence. La nature divinisée céda la place à des figures théologiques, vagues, flottantes et confuses.

Fidèle à sa méthode d'observation interne, M. Bergaigne essaya d'arracher au Rig-Véda son histoire, comme il lui avait arraché son interprétation réelle. Il entreprit de renouveler sur le texte védique le travail audacieux de Wolf sur les poèmes homériques, et son essai hardi obtint le même succès. Il retrouva, par des combinaisons de génie, les principes des diascévastes védiques, et parvint à distinguer avec certitude les couches successives et les interpolations.

L'analyse critique de la *Samhitâ* (collection d'hymnes) laissait cependant subsister un petit nombre d'exceptions irréductibles, qui supposaient l'action d'une force inconnue dans le classement des hymnes. M. Bergaigne y devina l'influence de la liturgie; mais pour la démontrer, il était nécessaire de retrouver la liturgie contemporaine du Rig-Véda, sans autre secours que la *Samhitâ* seule. M. Bergaigne parvint à résoudre ce problème désespéré; les indications tirées des hymnes, comparées aux données du rituel classique, lui permirent de restituer la liturgie propre à chacune des grandes familles sacerdotales de l'époque védique.

Pour obtenir des résultats certains et irrécusables, M. Bergaigne avait strictement limité le domaine de ses recherches; il avait pris à part le Rig-Véda, il l'avait détaché de la mythologie comparée, qui le traitait comme un patrimoine commun aux peuples aryens, et l'avait définitivement rendu à l'Inde; mais il avait

dû le séparer aussi du reste de la littérature et de l'histoire. La méthode d'observation interne menaçait de couper l'indianisme en deux tronçons ; les antiquités védiques risquaient de rester éternellement isolées, sans l'espoir de se rejoindre au reste de l'histoire indienne. Les brahmanes, pour assurer à leurs livres sacrés un prestige de vicillesse incomparable, semblent avoir pris à tâche d'en effacer les données historiques ; les noms et les faits qu'ils mentionnent ne permettent pas d'en déduire la moindre date positive. Les érudits ont en vain appelé l'archéologie et l'astronomie à leur secours ; les tentatives chronologiques ont toutes également échoué. La langue même des ouvrages védiques contribue encore à les isoler ; son apparence archaïque, la richesse luxuriante de ses formes, les maladresses de sa syntaxe, les singularités de son lexique, l'éloignent du sanscrit classique, assoupli et épuré par les grammairiens et les poètes. Les études védiques, prises comme point de départ, arrêtent l'indianisme derrière une barrière infranchissable : pour les rattacher à l'histoire générale de l'Inde, et marquer la place de l'esprit védique dans l'évolution du génie indien, il est nécessaire de recourir à une autre méthode. L'histoire positive de l'Inde doit servir de préparation aux recherches sur l'âge védique. Les périodes connues par des documents précis et nets éclaireront par reflet les ténèbres du passé. Les doctrines religieuses postérieures, le bouddhisme, le jainisme, l'hindouisme, exposées dans une longue série d'ouvrages et de monuments, aideront à comprendre et à expliquer le système religieux qui les a précédées. Si la cause se dérobe et refuse de se livrer, l'analyse exacte des effets permet d'en retrouver par inférence tous les éléments, si variés qu'ils puissent être. L'œuvre qui s'impose aujourd'hui à l'indianiste consiste donc à étudier le génie indien dans toutes ses manifestations historiques, à noter avec soin ses variations et ses progrès, à marquer ses procédés de développement, à expliquer, en un mot, par les résultats du même travail, l'état présent de l'Inde et son état lointain aux origines mêmes de l'histoire. L'indianisme doit se proposer pour idéal une sorte de logique historique pour remédier au morcellement infini des études qu'il embrasse : la géographie, l'ethnographie, les sciences naturelles comme les sciences religieuses, doivent concourir avec la littérature et les monuments à introduire un ordre naturel dans l'enchevêtrement presque inextricable des idées et des faits qui composent l'histoire du génie indien.

* * *

La difficulté d'une si vaste entreprise s'accroît encore par la rareté des documents historiques dans l'Inde. L'abondance des inscriptions ne profite guère à l'histoire ; la rhétorique banale des poètes officiels a l'horreur des faits précis. Dépourvue de ses ornements

convenus, elle ne laisse qu'un petit nombre de renseignements, et ne sert le plus souvent qu'à fixer la généalogie des familles royales. Les chroniques locales et les annales religieuses ne méritent qu'une confiance très limitée. Écrites à la gloire d'un dogme ou d'une race, elles sacrifient de parti pris la vérité et mêlent sans scrupule la fable au récit ; pour exalter le passé, elles le divinisent et le peuplent de saints et de héros surnaturels. Victimes de ces fictions intéressées, les premiers orientalistes ont édifié une chronologie fantastique ; ils ont entassé les siècles sur les siècles, les millénaires sur les millénaires. Aveuglés par la réputation classique de la sagesse indienne, ils acceptaient sans discussion les contes les plus invraisemblables.

L'Égypte, ouverte presque en même temps que l'Inde à la curiosité des érudits, reculait brusquement l'horizon de l'humanité et révélait un passé si lointain qu'il donnait le vertige, si ancien qu'il paraissait rajeunir l'histoire ancienne. Les spéculations les plus extravagantes sur les rapports de l'Inde et de l'Égypte étaient accueillies avec respect. Mais la licence effrénée des combinaisons fondées sur les textes indiens finit par en ruiner le crédit ; un examen critique suffit à en démontrer les contradictions flagrantes, les erreurs manifestes et les confusions inextricables.

Entre le passé perdu dans le brouillard des fables et le présent trop touffu pour permettre au regard d'y pénétrer, l'histoire de l'Inde, abandonnée à ses seules ressources, risquerait de demeurer à jamais fragmentaire, émietlée, creusée de vastes lacunes. Mais, heureusement, l'Inde s'est trouvée depuis longtemps en contact avec des *barbares*, qui se sont plu à l'observer et à la décrire. Environ cinq siècles avant l'ère chrétienne, deux siècles et demi avant les premiers documents indigènes qui portent une date, un Grec explore le cours de l'Indus au nom du roi Darius de Perse. Le logographe Hécatée étend ses recherches jusqu'au pays fabuleux qui passait pour l'extrême limite du monde. Hérodote recueille en Perse des informations détaillées sur ces tribus lointaines, soumises à la domination des Achéménides, et que la Grèce a vu passer deux fois dans la foule innombrable de ses envahisseurs. Le médecin grec d'Artaxerxès, Ctésias, ouvre la série si longtemps prolongée des merveilles de l'Inde.

L'invasion d'Alexandre semble rattacher un instant les sujets de Porus et de Taxile aux destinées des peuples classiques ; son expédition, scientifique autant que militaire, ouvre à l'intelligente curiosité des Grecs un vaste domaine.

Le roi grec Séleucus donne sa fille en mariage au roi du Magadha, qui domine sur l'Hindoustan, et il entretient un ambassadeur à la cour de Palibotra. L'ambassadeur, c'est Mégasthène, un Grec à la façon d'Ulysse, diplomate adroit et subtil, observateur sagace des mœurs et des pays. La perte de ses *Indica* est

Péternel regret des indianistes; heureusement les historiens et les géographes postérieurs en ont sauvé de précieux fragments. Le morcellement de l'empire macédonien crée un royaume grec à la frontière de l'Indus; des conquérants helléniques pénètrent jusqu'aux rives sacrées de la Yamunâ, dans les champs idylliques de Mathurâ, prennent le titre de rois de l'Inde, frappent des monnaies admirables où la langue grecque s'associe à la langue indienne. Un Ménandre accole fièrement à son nom glorieux Pépithète de mahârâja, s'amuse aux controverses des théologiens comme ses ancêtres aux discussions des sophistes, favorise et propage le bouddhisme et meurt en odeur de sainteté. L'Afghanistan et le Penjab cachent encore dans leurs ruines les vestiges de l'art grec; des chapiteaux corinthiens, des colonnes doriques, des statues au profil délicat, aux membres harmonieux commencent à sortir du sol, témoignages inespérés d'une civilisation disparue.

L'invasion des Scythes (Çakas) anéantit les principautés grecques, sans interrompre l'action durable de la culture hellénique. Les successeurs barbares de Ménandre et de Démétrius, chassés de leurs steppes par la poussée des tribus qui devaient plus tard étouffer l'empire romain, imitent leurs devanciers et frappent sur leurs monnaies des caractères grecs. Si le commerce des caravanes entre l'Indus et l'Euphrate est intercepté, les navires des Ptolémée entrent dans les ports de l'Inde, suivent la côte occidentale, doublent Ceylan et s'aventurent jusqu'à la Chine. Les érudits alexandrins recueillent les témoignages des voyageurs et tracent la carte de l'Inde. Maîtres à leur tour du monde occidental, les Romains suivent la tradition hellénique, entretiennent un commerce régulier avec l'Inde, qui draine leur or en échange de ses marchandises. Les orages violents déterrent aujourd'hui les deniers d'Auguste et de Tibère, d'Hadrien et de Faustine, enfouis depuis près de deux mille ans par l'avarice hindoue.

Le contact prolongé de l'Orient et de l'Occident finit par exercer une influence sur l'esprit des deux mondes. La vanité de l'Inde essaye en vain de dissimuler ses emprunts: l'astronomie porte la marque irréfragable des Grecs; la littérature et la religion laissent soupçonner une action profonde, mais difficile à préciser. En retour, la philosophie et la religion de l'Occident reçoivent manifestement l'empreinte des doctrines orientales. Plotin, Porphyre, l'école des néoplatoniciens reflètent la métaphysique de Kapila et de Patanjali; Manès et les gnostiques introduisent dans le christianisme l'esprit du brahmanisme et du bouddhisme, tandis qu'une colonie de Nestoriens apporte l'Évangile à l'Inde.

Les tribus barbares sorties de l'Asie centrale, voisines des Çakas qui ont renversé le royaume grec de l'Inde, inondent brusquement le monde romain. L'Europe, en

proie à des convulsions violentes, oublie le chemin de l'Inde; pourtant elle rêve encore pendant son long sommeil des contrées merveilleuses entrevues jadis, et les fictions des conteurs la consolent de ses connaissances perdues.

Au moment même où l'Occident cesse d'éclairer les destinées de l'Inde, l'Extrême-Orient accourt pour reprendre le flambeau. Le bouddhisme introduit en Chine aux environs de l'ère chrétienne s'y est propagé avec une rapidité surprenante; la religion de Gautama, prêchée par d'ardents apôtres, a séduit des millions d'âmes. Des pèlerins, prêts à supporter toutes les fatigues, à affronter tous les dangers, accourent pour visiter les lieux consacrés par la présence du saint, pour adorer les pieuses reliques et pour recevoir l'enseignement traditionnel dans sa pureté native. Plusieurs d'entre eux, Fa-Hian, Hiouen-Tsang, I-tsing ne se contentent pas d'apprendre la langue sacrée et de traduire les livres saints; leur zèle religieux n'arrête pas leur curiosité intelligente: ils observent, questionnent, notent, rédigent leurs mémoires, et tiennent en réserve l'histoire de l'Inde du v^e au viii^e siècle, tandis que l'Inde elle-même la néglige et l'oublie. Les couvents du Tibet continuent après eux à enregistrer les annales du bouddhisme indien.

I-tsing venait de quitter l'Inde quand les musulmans entrèrent en contact avec elle. L'émir Kâsim envahit le Sind en 711 et s'établit dans la vallée de l'Indus. La vaillante résistance des Hindous retarda pendant trois siècles encore l'invasion définitive du pays; mais les géographes et les chroniqueurs arabes portèrent bientôt leurs études dans cette direction nouvelle. La première relation arabe sur l'Inde date du milieu du ix^e siècle; elle est l'œuvre d'un simple marchand nommé Sulcymân. Dès le commencement du x^e siècle, l'auteur des *Prairies d'or*, Maçoudi, décrit avec une remarquable abondance de renseignements exacts et précis la vallée de l'Indus, le golfe de Cambaye, la côte de Malabar et l'île de Ceylan. Écrit cent ans plus tard, l'ouvrage d'Al-Birouni sur l'Inde est un trésor inépuisable que les indianistes ne cessent pas d'exploiter depuis cinquante ans. Versé dans toutes les connaissances humaines, familier avec la langue et la littérature sanscrites, il interroge les livres et les pandits, contrôle les uns au moyen des autres, et réduit la science indienne à une précision dont elle ne semblait pas susceptible. L'époque d'Al-Birouni marque le commencement de la domination musulmane dans l'Inde. Mahmoud le Ghaznévide franchit la passe de Khaïber, tente la première de ses dix-sept invasions en l'année 1001, pille le temple de Somnâth en 1024 et meurt maudit à la fois par les brahmanes et par le poète du Shâh-Nâmeh, Firdousi, dont il n'a pas su reconnaître la valeur.

La dynastie de Mahmoud est supplantée par la maison de Ghôr, renversée à son tour par Kutab-ud-Dîn, qui fonde la dynastie des Esclaves. La maison de Khilji

la remplace, puis est obligée de céder le trône aux Tughlak. Mais les révolutions de palais et les compétitions intestines n'entravent pas les progrès de la conquête musulmane; l'invasion foudroyante de Tamerlan la paralyse un instant, sans l'arrêter. La défaite de Prithvi-Râja, roi de Delhi et d'Ajmir, pleurée comme un deuil national et immortalisée par l'inspiration du poète Chând, avait abattu le dernier rempart de l'Hindoustan. Le Pendjab, les provinces du nord-ouest, d'Oude, de Behar, d'Ajmir, de Gwalior, de Mâlva, du Sind, du Bengale, reconnaissent la suzeraineté des mahométans. Leurs armées victorieuses passent le Vindhya, entrent dans le Dekkhan, prennent Warangol et Deogiri. Après un siècle d'anarchie, les descendants du farouche Tamerlan rentrent dans l'Inde et viennent lui apporter la paix, la prospérité et la grandeur. La dynastie des Moghols est une série de noms glorieux : Baber, Houmayoun, Akbar, Jahângir, Shâh Jahân, Aurangzeb. L'islamisme a introduit dans l'Inde la langue et la littérature de l'Arabie et de la Perse. L'hindoustani, la *lingua franca* de l'Inde, est une fusion de ces langues avec les dialectes aryens. Il y a introduit aussi l'art arabe, qui y a produit ses plus beaux chefs-d'œuvre. Il suffit de rappeler les monuments de Delhi et d'Agra, et surtout le Taj-Mahal, ce rival oriental du Parthénon, pour évoquer le rêve d'une architecture élégante et harmonieuse, pittoresque et variée, grandiose et délicate. La conquête musulmane a, de plus, donné à l'Inde une longue histoire. Princes et rois ont entretenu à leur cour des annalistes, des chroniqueurs chargés d'éterniser leur mémoire; parfois même les conquérants n'ont pas dédaigné d'écrire leurs propres souvenirs. L'histoire administrative et économique de l'Inde ne commence qu'avec la domination arabe.

Tandis que les envahisseurs musulmans poursuivaient avec une ardeur de fanatiques et une avidité de pillards la conquête des provinces indiennes, les peuples qui devaient plus tard recueillir ce riche héritage commençaient à visiter le pays en marchands, en voyageurs ou en missionnaires. Avant le jour où Vasco de Gama jeta l'ancre devant Calicut (1498), l'Inde avait vu passer, sur les traces de Marco Polo, Frère Jean de Monte-Corvino (1292), Odoric de Pordenone, un Frère mineur, Frère Jourdain de Severac, évêque de Quilon (1328), le franciscain Jean de Marignolli, le noble Vénitien Nicolo Conti, le Russe Athanase Nikitin et le Génois Jérôme de San-Stefano. La route de mer, retrouvée par les Portugais, rétablit les communications entre l'Europe et l'Orient. Les missionnaires s'y élancent avec enthousiasme; les nations se hâtent d'y fonder des comptoirs. Les ouvrages sur l'Inde, multipliés par l'imprimerie récemment découverte, se succèdent dès lors sans interruption. Un siècle et demi après l'arrivée de Vasco, l'Europe recevait par l'intermédiaire d'un chapelain hollandais la première traduction d'un

auteur sanscrit : *les Cent Proverbes du payen Bhatrouhéri*. Il fallut cependant attendre encore un siècle et demi pour entrer en possession définitive de la littérature sanscrite.

Le nombre insuffisant des documents indiens et l'abondance des documents étrangers indiquent spontanément la méthode la plus sûre pour étudier l'histoire de l'Inde. Les ouvrages grecs, chinois, tibétains, arabes, persans, portugais, anglais, hollandais, français, italiens, donnent aux recherches une base solide. Écrits à des dates connues, ils servent à la fois de témoins et de contrôles; ils groupent et coordonnent un ensemble de faits, parfois contestables en détail, mais en somme d'une exactitude générale.

La tâche de l'historien consiste dès lors à prendre successivement ces textes, à les critiquer, les commenter, les interpréter, les éclairer par les secours de la littérature et de l'archéologie indiennes; à opposer constamment le témoignage indigène au témoignage étranger, à contrôler la valeur spéciale de l'un par la valeur générale de l'autre, à en rechercher les concordances et à en signaler les divergences.

L'histoire grecque de l'Inde doit être le premier chapitre de ce vaste travail. Nous examinerons les informations malheureusement trop vagues ou trop fragmentaires des écrivains antérieurs à l'époque d'Alexandre, et nous en chercherons la justification dans nos textes sanscrits; nous essayerons par une inspection minutieuse de leur arracher quelques secrets sur l'état de l'Inde à cette époque lointaine. Puis nous suivrons les guerres du héros macédonien après la soumission de la Perse; nous étudierons patiemment les noms des peuples, des villes, des individus cités dans les historiens d'Alexandre; nous les comparerons avec les données géographiques ou légendaires des écrivains indiens et les monuments archéologiques. Puis nous suivrons les progrès des connaissances et des armes grecques dans l'Inde; Sandracottos ou, pour lui rendre son nom véritable, Çandragupta, nous fournira l'occasion d'éprouver la valeur des traditions chronologiques préservées par les brahmanes, les bouddhistes et les jainistes, et de jeter un coup d'œil sur les destinées antérieures du Magadha. L'ambassade envoyée par Seleucus à ce roi nous conduira naturellement aux mémoires de Mégasthène; nous chercherons à vérifier les assertions de cet auteur, et nous nous en servirons pour tracer, avec les documents indiens correspondants, le tableau de la société indienne et l'état politique de l'Inde à la fin du IV^e siècle avant Jésus-Christ.

Le traité d'Antiochus Theos avec Açoka nous portera à l'étude des édits célèbres qui proclament encore la sainteté de ce roi bon et pieux, et ces édits à leur tour appelleront un commentaire sur l'histoire religieuse de l'Inde. Le royaume indo-grec nous montrera la propagation du bouddhisme attestée par la conversion

d'un roi grec, par les édifices religieux et par les monnaies. Nous aborderons ainsi l'histoire de l'art dans l'Inde, nous en chercherons le point de départ et nous en suivrons le développement. Les ambassades envoyées de l'Inde à Rome, le commerce établi régulièrement entre l'Occident et l'Orient, les travaux des géographes conduiront notre étude jusqu'au point où les pèlerins chinois doivent nous servir de guides. Nous essayerons alors de grouper et de résumer les faits acquis et de mesurer l'influence réciproque des idées gréco-latines et des idées indiennes.

La méthode que nous venons d'exposer est la seule qui permette de tenter un jour l'histoire critique de l'Inde védique. Lorsque la chronologie indienne sera solidement établie jusqu'au iv^e siècle, lorsque l'état social et religieux de l'Inde sera connu jusqu'à cette époque, il sera moins téméraire et moins périlleux de se fier aux restitutions hypothétiques au delà de cette limite. Réduite à partir de là aux documents indiens, la critique sera moins exposée aux interprétations erronées ou arbitraires quand la comparaison des documents étrangers en aura montré la valeur et en aura réglé l'emploi. Également éloignée des préventions contre l'antiquité de la civilisation brahmanique et du parti pris en sa faveur, plus préoccupée d'en suivre par induction le développement historique que d'en rechercher l'origine problématique, elle rattachera certainement la période initiale de cette civilisation, l'âge védique, aux mouvements religieux qui donnèrent naissance au bouddhisme, et peut-être au jainisme. L'histoire de l'Inde verra disparaître ces lacunes qui la coupent comme des abîmes et se présentera dans son ensemble comme un tout continu, régulier et logique, en dépit des accidents qui paraissent constamment l'interrompre et la troubler.

Appliquée à l'enseignement, cette méthode présente un autre avantage qu'il serait injuste de dédaigner. Elle jette une sorte de pont entre l'Inde et les peuples classiques et facilite l'accès de l'histoire indienne aux étudiants encore dépourvus de connaissances spéciales. Les noms d'Hécatée, d'Hérodote, de Clésias les conduiront sans effort à l'Indus et au Gange. La curiosité qui entraîna si longtemps les races de l'Occident vers ces régions lointaines se justifierait mieux encore aujourd'hui chez leurs descendants. Le littérateur y trouve une poésie originale, fondée sur des principes nouveaux, riche en chefs-d'œuvre épiques, dramatiques, lyriques : le linguiste, plusieurs groupes linguistiques d'une importance considérable et dont l'histoire se déroule pendant une longue série de siècles, une langue incomparable, une grammaire qui tient du prodige ; le juriste, des codes anciens restés en valeur jusqu'à notre temps ; le sociologue, une puissante organisation des castes ; le philosophe, une admirable variété de systèmes ingénieux et grandioses ; l'historien des religions, le terrain le plus fécond qui soit au

monde. L'Inde a enfanté trois grandes religions : le brahmanisme, le bouddhisme, le jainisme. Le jainisme, après une fortune éclatante, est entré en décadence et tend à disparaître ; le bouddhisme, en dehors du Népal et de Ceylan, est presque éteint ; le brahmanisme, transformé dans l'hindouisme, a triomphé de ses rivaux et règne aujourd'hui sur cent cinquante millions d'âmes. Mais, vaincu dans l'Inde, le bouddhisme exilé a conquis des domaines plus vastes que son ancien empire. Le Tibet, la Chine, la Sibérie méridionale, la Corée, la Manchourie, la Mongolie, le Japon, la Birmanie, le royaume de Siam, l'Annam, le Cambodge, ont accueilli la loi du Bouddha Çakyamouni, et quatre cents millions de voix adorent chaque jour le divin maître sous le nom sanscrit d'Amitâbha. Tous regardent comme la terre sainte le pays où vécut jadis leur libérateur ; tous ont préservé la langue sanscrite dans des formules que nul ne comprend plus ; tous ont traduit avec un zèle pieux le canon rédigé en sanscrit, la Triple Corbeille de la Foi. Les monastères du Japon ont récemment rendu à la lumière les plus anciens manuscrits sanscrits actuellement connus ; ils envoient aujourd'hui des élèves en Europe pour étudier la langue des anciens docteurs de l'Inde. Comme le brahmanisme a donné l'unité à l'Inde, l'Inde à son tour donne une sorte d'unité aux peuples de l'Asie orientale. Depuis la Perse jusqu'à la mer de Chine, depuis les steppes glacées de la Sibérie jusqu'aux îles brûlées de Java et de Bornéo, à l'entrée de l'Océanie et de Socotara, en face du continent africain, elle a propagé ses croyances, son génie, sa civilisation et ses contes ; elle a marqué de son empreinte indestructible, pendant une longue suite de siècles, un quart de la race humaine. Elle a droit de réclamer dans l'histoire universelle le rang que l'ignorance lui a trop longtemps refusé, et de prendre sa place entre les grandes nations qui résument et qui symbolisent l'histoire de l'esprit humain.

SILVAIN LÉVI.

CORRESPONDANCE DE GUSTAVE FLAUBERT (1)

On ne saurait relire, sans songer avec mélancolie au poète lui-même, les lamentations de saint Antoine au début de la *Tentation* : « Autrefois, pourtant, je n'étais pas si misérable ! Avant la fin de la nuit, je commençais mes oraisons ; puis, je descendais vers le fleuve chercher de l'eau, et je remontais par le sentier rude, avec l'outre sur mon épaule, en chantant des hymnes... A des heures réglées, je quittais mon ouvrage, et, priant les deux bras étendus, je sentais comme une fontaine de miséricorde qui s'épanchait du haut du ciel dans

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

mon cœur. Elle est tarie, maintenant. Pourquoi?... »

Oui, pourquoi? Ce dut être le cri de Flaubert vieilli. Pensait-il à lui-même, lorsqu'il faisait dire à l'ermite de la Thébaïde : « Voilà plus de trente ans que je suis dans le désert à gémir toujours! J'ai porté sur mes reins quatre-vingts livres de bronze comme Eusèbe, j'ai exposé mon corps à la piqure des insectes comme Macaire, je suis resté cinquante-trois nuits sans fermer l'œil comme Pacôme; et ceux qu'on décapite, qu'on tenaille ou qu'on brûle, ont moins de vertu peut-être, puisque ma vie est un continuel martyre. » Lui aussi, après avoir accompli une à une les œuvres prodigieuses du sacrifice, n'éprouvait qu'une immense lassitude et la vague épouvante d'être déçu. Quand la mort est venue le surprendre, le nihilisme desséchait son intelligence et le plus sombre pessimisme désolait son cœur. Cette intelligence était pourtant bien digne de comprendre, et ce cœur chaud fait pour aimer.

Car il a chéri bien des créatures. Les siens d'abord, comme le premier venu; — sa sœur, Caroline Flaubert, la confidente de ses rêves d'enfant, cette amie si douce et si sûre qu'il dut ensevelir de ses propres mains; — sa mère, « sa pauvre vieille », comme il l'appelait, à qui il envoyait de tous les points du monde de longues pages où la tendresse filiale est bien éloquente sans l'ombre même de littérature :

J'éprouve parfois, lui écrivait-il d'Ipsamboul, des appétits de te voir qui me saisissent tout à coup comme des crampes de tendresse; puis le voyage, la distraction de la minute présente fait passer cela. Mais c'est le soir, avant de m'endormir, que je te donne une bonne pensée, et tous les matins, quand je me réveille, tu es le premier objet qui me vienne à l'esprit.

En Égypte, il s'interrompt au milieu d'un accès de lyrisme pour adresser à son correspondant Louis Bouilhet la recommandation que voici :

Va voir souvent ma mère, soutiens-la, écris-lui quand elle sera absente : la pauvre femme en a besoin. Tu feras là un acte de haut évangélisme, et comme étude tu y verras l'expansion pudique d'une bonne et droite nature. Ah! pauvre vieux, sans elle et toi, je ne penserais guère à ma patrie, je veux dire à ma maison.

Après les siens, ses amis eurent tout son cœur : Ernest Chevalier, Louis de Cormenin, Alfred Le Poitevin, Louis Bouilhet, — Bouilhet surtout, « son pauvre vieux », excellent homme et écrivain estimable, en qui son affection aveugle lui montrait un poète de génie. Flaubert avait l'amitié spontanée, jaillissante, l'amitié-passion. Il s'emparait d'un ami comme d'une proie, le voulant à lui tout entier, disposant de son existence, prétendant tout mettre en commun : idées, ambitions, travaux, joies et douleurs. Un de ses amis se mariait-il,

il se jugeait trahi. Lorsque l'un d'eux, assagi ou dé-abusé, s'éloignait du type idéal auquel il était tenu de se conformer, Flaubert criait à la forfaiture. Celui-là m'a trompé, pensait-il. Personne ne le trompait que lui-même. Ne s'était-il pas avisé d'attribuer *a priori* à M. Maxime Du Camp les goûts, les mœurs et le tempérament d'un révolté? Les unions sont nulles, lorsqu'il y a erreur sur la personne; celle-là se brisa au premier choc. Combien d'autres affections, nées d'un malentendu généreux et mortes de leur mort naturelle, Flaubert a semées sur sa route, en y laissant le meilleur de son âme! A force de dépenser sa puissance affective en amitiés plus ou moins heureuses, il ne lui en resta plus pour l'amour.

Certains prétendent juger un homme à la femme ou aux femmes qu'il a aimées. Ce serait là une bien incertaine et trompeuse épreuve. Comme si l'on disposait de son amour! Chacun le place où il peut, rarement où il doit. Flaubert n'échappa point à la loi commune. J'aime à surprendre, dans l'œuvre de cet écrivain, qui eut à l'impersonnalité des prétentions si hautaines, les confidences qui lui échappent malgré lui : « Je me suis défendu, dit-il quelque part, de rien mettre de moi dans mes œuvres, et pourtant j'en ai mis beaucoup. » De tous ses livres, *l'Éducation sentimentale* est celui qui contient le plus d'aveux :

. . . Alors la conversation s'engagea sur les femmes...

— Oh! connu! s'écria Hussonnet... Il faut passer de la brune à la blonde! — Est-ce votre avis, père Dussardier?

Dussardier ne répondit pas. Tous le pressèrent pour connaître ses goûts.

— Eh bien, fit-il en rougissant, moi, je voudrais aimer la même, toujours!

Cela fut dit d'une telle façon, qu'il y eut un moment de silence, les uns étant surpris de cette candeur, et les autres y découvrant, peut-être, la secrète convoitise de leur âme.

Ce beau rêve d'un amour unique, quel homme de cœur ne l'a caressé? Flaubert, très neuf et très candide, cachant sous le cynisme enfantin de son langage l'ombrageuse timidité du provincial qu'il fut toujours, était organisé pour n'aimer qu'une fois, mais de loin, en suppliant à la douloureuse et décevante façon dont Frédéric aime l'insaisissable M^{me} Arnoux. Très jeune, lorsqu'il se recueillait dans l'intervalle de ces brutales débauches d'étudiant où l'on découvre tant d'innocence, il devait concevoir de l'Amour, comme de l'Art, une trop haute et trop dévote idée. Plus tard, la femme devint pour lui un être lointain et redoutable, dont il se garda comme de l'ennemi : « J'en ai aimé une, confessa-t-il, depuis quatorze ans jusqu'à vingt sans le lui dire, sans la toucher; et j'ai été près de trois ans ensuite sans sentir mon sexe. *J'ai cru un moment que je mourrais ainsi; j'en remerciais le Ciel.* » On croirait entendre un séminariste tenté parler d'une vision profane aper-

que à travers les grilles du parloir. « Je n'ai eu, répète-t-il, qu'une passion véritable; j'avais à peine quinze ans, ça m'a duré jusqu'à dix-huit, et quand j'ai revu cette femme-là, après plusieurs années, j'ai eu du mal à la reconnaître. » C'était l'amour lui-même qu'il avait aimé, bien plus que cette inconnue, devenue si vite une étrangère pour ses yeux dessillés. Bruyant, sanguin, vantard, volontiers obscène dans ses propos, il avait des continences d'anachorète et des ingénuités d'écolier. La seule fois qu'il se soit attendri dans son œuvre si froidement cruelle, c'a été sur ce pauvre petit Justin qui se meurt d'adoration et de désir sans qu'Emma Bovary l'honore d'un regard; il n'eut sans doute qu'à se ressouvenir pour donner à cet épisode la note juste et l'accent qu'il fallait. Lui aussi, malgré ses façons de tranche-montagne, il était de la race des respectueux, une race condamnée et vaincue d'avance dans ce duel qui s'appelle l'amour. Et il en aurait durement souffert, s'il n'avait placé son rêve ailleurs et remis à une autre puissance que la femme le gouvernement de sa destinée.

Mais, si inhumain qu'il ait voulu être, il n'en a pas moins eu vingt-cinq ans comme tout le monde. Il était beau, avec des formes athlétiques, l'air d'un poète et l'allure d'un guerrier. Tel il apparut, chez le sculpteur Pradier, un soir de 1846, à M^{me} X..., qui se trouvait là, comme elle se trouvait partout, trônant au milieu des hommages, dans sa grâce déjà mûre d'ogresse jolie. Ce demi-dieu farouche lui sembla bon à prendre. Elle le prit, ce qui n'avait rien de bien grave; mais, pour leur malheur à tous deux, elle le garda.

Flaubert en eut pour dix ans, ni plus ni moins. Bendons-lui cette justice qu'il sut réduire sa peine au minimum de douleur et qu'il déploya le génie d'un Latade au cours de sa captivité. Je ne crois pas qu'il existe dans les annales du cœur humain de chapitre plus sinistrement comique que l'aventure de ces deux amants, si profondément étrangers l'un à l'autre, à qui il a fallu dix années d'invectives pour s'aviser qu'ils se haïssaient. Quant à dire lequel des deux dépassa l'autre en absurdité, en incompetence amoureuse, en égoïsme et en injustice, de plus experts que moi y renonceraient. Et pourtant, tout compte fait, le plus volé des deux ne fut pas Flaubert!

Où diable M^{me} X... put-elle prendre l'idée baroque de s'imaginer qu'elle aimait Flaubert! Elle était fort belle, à demi cétèbre, désespérément bien portante, et, pour couronner le tout, du Midi — du pire, de celui de Tartarin. Avec cela, poétesse: on lui doit ce vers:

Tout colillon mettait Gros-Pierre en feu,

sans compter deux ou trois mille autres, non moins suggestifs. Flaubert, tout d'abord, ne dut voir en elle que le confrère. Mais quoi! le confrère était fait au tour, avec des épaules de marbre et des yeux de flamme. Le provincial, très sevré de plaisirs dans son

ermitage de Croisset, n'en avait jamais tant vu, surtout d'aussi près. Quelle éducatrice tentante pour un homme qui ignorait tout, ou à peu près tout, de la volupté! Flaubert accepta de se mettre à son école. Disons, pour être poli, qu'il l'a regretté.

Tout alla d'abord le mieux du monde: c'est le commencement qui coûte le moins. Quelques mots échangés à voix basse, un serrement de main, deux regards qui se croisent, et voilà la vie engagée. Le 4 août 1846, à minuit, Flaubert, demeuré seul avec sa lampe, crut de toute son âme connaître l'amour. Il écrivait à M^{me} X..., au lendemain de la possession, dans l'ivresse du désir satisfait: « Laissons-nous, disait-il, aller au vent de notre cœur tant qu'il enflera notre voile. » Au bout de trois jours, le vent ne soufflait plus du large et la voile s'affaissait déjà. L'inexorable analyste expérimentait sur son propre cœur:

Depuis que nous nous sommes dit que nous nous aimions, tu me demandes d'où vient ma réserve à ajouter « pour toujours ». Pourquoi? C'est que je devine l'avenir, moi!... Tu crois que tu m'aimeras toujours, enfant. Toujours! quelle présomption dans une bouche humaine! Tu as aimé déjà, n'est-ce pas? comme moi; souviens-toi qu'autrefois aussi tu as dit toujours.

Pour une seconde lettre, en vérité c'était décourageant! Toute femme dira que raisonner ainsi c'est ne plus aimer. M^{me} X... n'entendait pas l'amour autrement que celles de son sexe. Elle voulait avoir tout entier à elle l'homme à qui elle s'était donnée, demandait à être sa pensée unique, exigeait de lui une lettre par jour. La passion ne va pas sans ces jolies tyrannies; les imposer sincèrement est la marque de la tendresse vraie, les feindre est encore de la politesse. C'était jeter des perles à un sanglier. Flaubert ignorait qu'à défaut de l'amour lui-même, il est déjà précieux d'en avoir le mensonge. Il se refuse à écrire une lettre par jour, loyalement, catégoriquement, comme s'il s'agissait d'une affaire où chaque contractant doit jouer cartes sur table. Il se montre tel qu'il est, et cela avec un souci de l'exactitude qui fait plus d'honneur à sa véracité qu'à sa sensibilité d'amant:

« Ce que j'aime par-dessus tout... » commence-t-il. Prenez une femme, n'importe laquelle: supposez qu'elle ait fait don de sa personne, le 4 août, à un homme quelconque; le 7, trois jours après, elle reçoit de cet homme une lettre débutant en termes pareils; elle achèvera tout naturellement la phrase: « Ce que j'aime par-dessus tout... c'est toi! »

Ce que j'aime par-dessus tout... c'est la *Forme*, achève l'implacable Flaubert. Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés, les marbres antiques et les têtes accentuées. Au delà, rien!

Après cette déclaration de principes, il ne restait plus à M^{me} X... que l'espoir fragile d'être classée en rang honorable parmi les têtes accentuées. Le madrigal était peu galant. Toute autre qu'une poétesse quadragnaire y eût répondu par la phrase de la Vénitienne Zuletta au boudeur Jean-Jacques : *Zanetto, lascia la donna, e studia la matematica!* Mais le caprice d'une femme de lettres est fait d'une étoffe solide. Benjamin Constant dépensa moins de génie pour transformer Napoléon en souverain constitutionnel que pour obtenir de n'être plus adoré par Corinne. Quelque talent qu'ait déployé Flaubert à se rendre impossible, il en a eu pour ses dix ans, pas un jour de moins. Reconnaissons qu'il poussait le scrupule jusqu'à ne point parer la victime :

J'ai les mains dures, les genoux cagneux et la poitrine étroite. Si tu m'avais connu il y a dix ans, j'étais frais, embaumant, j'exhalais la vie et l'amour; mais, maintenant, je vois la maturité toucher à la flétrissure...

Un trottin de dix-huit ans lui eût répondu : « Va-t'en au diable, avec ta maturité, ta flétrissure, tes couchers de soleil, ta Ferme et tes têtes accentuées! » Comment fit M^{me} X... pour tolérer cette étrange façon de parler d'amour? Je crois deviner le secret de sa patience dans cette simple phrase que Flaubert, plus rusé qu'on ne suppose, lui répétait sur tous les tons : « Si je te jugeais légère et niaise comme les autres femmes, je te payerais de mots, de promesses, de serments. » Bien dorée de littérature, la pilule semblait moins amère. Entre confrères, on se passe bien des choses.

Il eut de bons moments, après tout. Retiré dans sa solitude de Croisset, garanti par la présence de sa mère contre les arrivées inattendues, criblé de lettres incendiaires, le malin Normand, lorsqu'il se sentait en verve amoureuse, venait passer quelques heures à Paris en compagnie d'une des plus belles personnes du monde, et retournait ensuite à sa table de travail dans la sérénité du devoir accompli. Aux premiers jours, dans la période de délire, il avait eu ce cri du cœur : « *Nous sommes destinés à nous voir rarement.* » Dans les intervalles de ces séances, qu'il rendait rares en effet autant que possible, il daignait écrire à la femme aimée, non pas aussi régulièrement qu'elle l'eût souhaité, mais toutes les fois qu'il avait envie d'épancher sa bile, lui parlant d'esthétique, de philosophie, de grammaire, de lui beaucoup et même d'elle de temps en temps. Il l'appela au besoin « mon Ange, ma Muse et ma Sultane », ce qui, soit dit en passant, n'est pas moins « bourgeois » que d'appeler son fils Totor. Pour se mettre à l'unisson, il lui parlait la langue de Léon, le clerc romantique de *Madame Bovary* : « Toutes les petites étoiles de mon cœur convergent autour de ta planète, ô mon bel astre! » Elle lui envoyait des fleurs

d'oranger, il lui conseillait de lire les journaux. Tout à coup, il s'attendrissait : « Va! je t'aurai bien aimée avant que je ne t'aime plus. » Notons encore cette gentillesse : « Celles que j'ai eues ne te valaient pas. » Malgré tout, elle le tenait par les sens : « Tu donnerais de l'amour à un mort! » avoue-t-il. S'il y a ça et là dans l'absurde fatras de leur correspondance quelques cris vrais, ce sont des cris de passion physique : « Sais-tu que tu as des enlacements de sirène à prendre les plus durs? » Il est probable qu'elle ne l'ignorait pas. Ai-je tort de dire que dans cette liaison singulière l'être sacrifié ne fut pas l'homme et que M^{me} X... eut la mauvaise part?

Méritait-elle mieux? tout est là. Sait-on jamais? Il faudrait voir ses lettres à elle. Il ne serait pas impossible d'en reconstituer le sens général d'après les réponses de Flaubert. Très soucieuse de parvenir, avide de succès, laborieuse comme une fourmi, ayant un sens pratique et étroit de l'existence, pleine de santé et totalement dépourvue de mélancolie, telle je crois la deviner, différente en tous points du rêveur superbe qu'elle gratifiait et fatiguait de son amour. Un peu lourde aussi, facilement indiscrete, reprocheuse et envahissante, elle touchait souvent d'une main brutale aux choses qui veulent être maniées par des doigts de fée. Un de leurs grands sujets de dispute venait de son obstination irritante à vouloir connaître et fréquenter M^{me} Flaubert mère. Il avait pour lui fermer son foyer cent raisons, dont voici la bonne : « Je n'aime pas cette confusion, cette alliance de deux affections d'une source différente. » Il fallait être une Muse pour ne pas comprendre. M^{me} X... insistait et recevait, par retour du courrier, deux ou trois coups de bouterolle assésés. Elle reprenait alors son refrain d'Ariadne parisienne : « On ne te voit pas; quand viendras-tu? » Elle rêvait l'union de deux âmes où il ne voyait qu'une question d'hygiène. Pour la consoler du mal de l'absence, il trouvait, cet amant unique en son genre, de ces mots qui n'appartiennent qu'à lui : « Vraiment, si je te voyais tous les jours, peut-être t'aimerais-je moins. »

Et, pour adoucir la rudesse de cet aveu : « Mais non », corrigeait-il, c'est pour longtemps encore; tu vis dans l'arrière-boutique de mon cœur, et tu sors le dimanche. »

Alors elle lui parlait de littérature. Hélas! même sur ce terrain neutre il leur était interdit de s'unir. Poétesse abondante et utilitaire, elle avait la copie facile, un idéal de concours et des ambitions de lauréat. Elle pouvait, ce qui semblait nauséabond à Flaubert, « écrire six contes en dix jours ». Il lui corrigeait ses manuscrits et, par amour de la perfection, lui proposait des vers faux en place de vers faibles. Tout cela pour lui mieux témoigner son estime : « La nature s'est trompée en faisant de toi une femme; tu es du côté des mâles. » Et quand il lui avait irréfutablement démontré

qu'elle ne possédait qu'un génie médiocre, il éclatait en cordialités: « Toutes les œuvres jusqu'à présent, à la manière de Mélusine, n'étaient belles que jusqu'à une certaine place, et tout le reste traînait en replis mous. Comme c'est bon, hein? pauvre Muse, de se dire ainsi tout ce qu'on pense! oui, comme c'est bon! » Mais pour trouver cela pareillement « bon » il faut être deux, et nous ignorons si M^{me} X... goûtait à la sincérité de si grands charmes. Ah! psychologue! comme vous connaissez le cœur de la femme, et de la femme de lettres surtout!

Qu'elle n'ait pas rompu cent fois pour une, cela est inexplicable. Dire que Flaubert, ce timide, tenait ainsi cette lionne en laisse et s'était pour elle révélé dompteur! Serait-il donc vrai qu'en amour la force suprême soit de n'aimer point? Il l'aurait aimée le moins du monde qu'il eût été couché à ses pieds; libre de cœur comme il se sentait, il gardait l'attitude et le ton d'un maître. Quand elle devenait agressive ou larmoyante, il ripostait par des énormités donjuanesques: « Je vous aime comme je peux, mal, pas assez, je le sais, mon Dieu! à qui la faute? Au hasard. » Ou encore il s'en tirait par des boutades: « Oh! va, aime plutôt l'art que moi! » Il s'essayait au genre Lauzuu: il paraît que ce genre-là réussit toujours.

Pendant deux années, de 1849 à 1851, il n'est plus question de M^{me} X... dans la *Correspondance*. Flaubert voyageait alors en Orient. Que s'était-il donc passé entre eux? Quelque brouille plus mauvaise que les autres, quelque conflit violent, on ne sait. Dans une lettre adressée à Louis Bouilhet, on remarque un mot dur sur les femmes de lettres et leur manière d'entendre l'amour. Flaubert jouissait de ses vacances. Jamais il ne fut plus maître de son génie, plus sûr de lui, plus sain d'esprit et de corps que pendant ces deux années de courses folles aux pays du rêve et du soleil. Tous ses songes d'écolier, toutes ses nostalgies, toutes ses langueurs se satisfaisaient à la fois: « Ne verrai-je jamais, s'était-il écrié à vingt ans, les nécropoles embaumées où les hyènes glapissent, nichées sur les momies des rois, quand le soir arrive, à l'heure où les chameaux s'assoient près des citernes? » Ces paradis ardemment désirés, il pouvait enfin en remplir ses yeux. Ce fut l'époque fugitive où il s'éleva presque jusqu'à la sagesse et faillit croire à la possibilité du bonheur. Il devenait optimiste et juste envers la destinée: « N'ai-je pas tout ce qu'il y a de plus enviable au monde? l'indépendance, la liberté de ma fantaisie, mes deux cents plumes taillées et l'art de m'en servir. » Il raisonnait de sa maladie mentale et en indiquait le remède: « Ne nous inquiétons pas tant du résultat. Aimons, aimons: qu'importe l'enfant dont accouchera la Muse? Le plus pur plaisir n'est-il pas dans ses baisers? » Et, clairvoyant comme un Sainte-Beuve, il expliquait à Louis Bouilhet ce qui manque à la plupart des âmes modernes pour qu'elles goûtent pleinement la joie du beau:

Ce qui nous manque à tous, ce n'est pas le style, ni cette flexibilité de l'archet et des doigts désignée sous le nom de talent. Nous avons un orchestre nombreux, une palette riche, des ressources variées. En fait de ruses et de ficelles, nous en savons beaucoup plus qu'on n'en a peut-être jamais su. Non, ce qui nous manque, c'est le principe intrinsèque. C'est l'âme de la chose, l'idée même du sujet.

Il fallut s'éveiller de ce rêve. Flaubert revint. A Croisset, il retrouva sa cellule, ses livres, tout l'attirail de son dur métier. A Paris, M^{me} X... l'attendait, implacable.

Ils renouèrent. Tous deux recommencèrent à se quereller, à creuser l'abîme qui les séparait, comme on reprend une tâche familière. A la dernière page du deuxième volume, ils s'aiment encore et s'injurient toujours. En vieillissant, ils étaient devenus, elle plus aigre et lui plus brutal. Voici un exemple entre mille des aménités qu'ils échangeaient:

Je crois que nous vieillissons, rancissons; nous aigrissons et confondons mutuellement nos vinaigres! Moi, quand je me sonde, voici ce que j'éprouve pour toi: un grand attrait physique d'abord, puis un attachement d'esprit, une affection virile et rassise, une estime émue... Tu demandes de l'amour, tu te plains que je ne t'envoie pas de fleurs? Prends donc quelque bon garçon, tout frais éclos, un homme à belles manières et à idées reçues. Moi, je suis comme les tigres qui ont des poils agglutinés avec quoi ils déchirent la femelle.

Cela ne l'empêchait point, deux jours après, de s'inquiéter paternellement de ses lectures et de lui conseiller la *Vie d'Aristomène* de Plutarque. — Pauvre dame!

C'était la nausée. Quand on en arrive là, il est plus sage et plus digne de rompre. Mais quelle chaîne d'acier que l'habitude! Le lendemain, ils s'étaient réconciliés, sans savoir pourquoi:

Oui, tu as raison, bonne Muse; cessons donc nos querelles, embrassons-nous, passons l'éponge sur tout cela. Aimons-nous chacun à notre manière, selon notre nature. Tâchons de ne pas nous faire souffrir réciproquement. Une affection quelconque est toujours un fardeau qu'on porte à deux.

C'est le mot de la fin. Il est hideux.

*
* *

Ainsi donc, aucune joie ne lui vint de l'art, aucune de l'amour. Quand la gloire enfin lui rendit visite, il était trop tard: rien ici-bas ne lui était plus. Entre la dernière lettre de la *Correspondance*, datée d'avril 1854, et le jour de sa mort, aucun soleil nouveau ne se leva pour lui. En vingt-cinq ans il devint plus célèbre, mais non plus serein ou plus heureux. Son dernier livre de-

meurera la bible bouffonne du nihilisme. On sait qu'il conclut, dans ce testament blasphématoire, à « l'éternelle misère de tout », sans songer que si tout est misère la Littérature est misère aussi. Il avait tant mé-susé de son âme, si frémissante et si généreuse, qu'il finit, lui un fanfaron d'impassibilité, par envier le sort des simples et des humbles. Écoutons un témoin de sa vieillesse (1) :

Dans les dernières années regretta-t-il de ne pas avoir pris la route commune? Quelques paroles émuës sorties de ses lèvres, un jour où nous revenions ensemble le long de la Seine, me le feraient croire : nous avons visité une de mes amies que nous avons trouvée au milieu d'enfants charmants. « Ils sont dans le vrai, » me dit-il, en faisant allusion à cet intérieur de famille honnête et bon. « Oui, » se répétait-il à lui-même gravement. Je ne troublai point ses pensées et restai silencieuse à ses côtés.

Si jamais rêveric fut respectable et mérita le silence, ce fut celle-là, assurément. Où étaient alors le Bédouin, le Scythe et le Peau-Rouge, où le descendant des races barbares, où le tigre aux poils agglutinés? Se peut-il un commentaire plus éloquent du cri de Faust : « O nature! que ne suis-je un homme, rien qu'un homme, devant toi! » Ce grand dédaigneux qui s'appela Flaubert a-t-il donc éprouvé vers la fin le regret des choses qu'il avait bafouées? Oui! réussir sa destinée, c'est aussi un chef-d'œuvre. Lutter, espérer et vouloir, aimer, se marier, avoir des enfants et les appeler Totor au besoin, en quoi cela, au regard de l'Éternel, est-il plus bête que de mettre du noir sur du blanc, froisser du papier, et se battre des nuits entières contre un adjectif? Sans compter qu'on souffre mille morts à ce jeu stérile et qu'on y escompte sa part d'enfer. « Va donc, et mange ton pain en joie avec la femme que tu as choisie, » ce n'est pas un bourgeois qui a dit cela, c'est l'Écclésiaste, un homme de lettres, presque un romantique. A quoi passer, s'il vous plaît, sinon à vivre, le temps que chacun de nous met à mourir? — Il n'a manqué que de vivre à ce maître peintre de la vie.

Chez Flaubert, du moins, sans parler de la splendeur de son œuvre, le fanatisme de l'art fut si désintéressé et si noble qu'il en restera un beau souvenir. Nous disons un souvenir et non un exemple. Après le grand-prêtre de ce culte, le ciel nous préserve des lévites et des sacerdotains! Le monde aujourd'hui est empoisonné de jeunes échappés du collège, qui, dès qu'ils ont rimé trois sonnets, déclarent la planète inhabitable et regardent le reste de l'humanité comme un vil bétail. S'il était prouvé que cette arrogance n'a ajouté aucune grandeur à l'auteur de chefs-d'œuvre tels que *Madame Bovary* et *Salommbô*, il resterait à peine à ces

messieurs la ressource de montrer du génie pour devenir tolérables. Nous ne disons pas cela pour les empêcher d'en avoir.

HENRY LAUJOL.

DIPLOMATES CONTEMPORAINS (1)

M. Billot.

Il nous paraît utile, au moment où la France regrette en M. Mariani l'un de ses plus dévoués serviteurs, de montrer quels hommes nous restent et sur qui nous pouvons faire fonds pour la défense de nos intérêts et de notre honneur à l'étranger.

Ce qui manque à nos diplomates comme à presque tous nos généraux, pour inspirer au pays la confiance dont ils sont dignes, ce n'est ni le dévouement ni le mérite, mais seulement la notoriété.

De par leurs règles professionnelles, ils vivent presque inconnus du grand public, et, loin du bruit et des intrigues politiques, se dévouent silencieusement au service de la patrie, sans autre récompense que l'estime de leurs chefs hiérarchiques et la satisfaction que donne le devoir simplement accompli.

Parmi nos diplomates de première ligne, étudions aujourd'hui M. Albert Billot, notre ministre plénipotentiaire à Lisbonne.

Sa physionomie fine et sérieuse frappe l'attention dès l'abord, avant même que sa personnalité ait eu le temps de s'imposer par son talent. Le corps est mince, élancé; la taille au-dessus de la moyenne; son front large, le contour délicat de la bouche, les cheveux blancs et fins, l'ovale allongé, donnent à toute sa personne une distinction grave et rare, et lui impriment une certaine ressemblance avec M. de Freycinet. Le menton aux arêtes vives promet une mâle énergie. Mais ce qui, dans cette physionomie, est le plus remarquable et presque saisissant, c'est le grand œil bleu, clair, aigu, resplendissant, dont la limpidité et le rayonnement reflètent toute l'intelligence de l'homme; l'œil qui semble pénétrer l'interlocuteur, et, le fouillant jusqu'en ses derniers replis, lui arracher le secret de son âme. Sur tout le visage s'étend comme une ombre de mélancolie voilée; sans doute, cette mélancolie que jette chez le philosophe, à travers et malgré le plus grand bonheur intime, la vue consciente et méditative du monde et de l'humanité.

L'impression de supériorité qui se dégage est indéniable; on se sent en présence d'un homme; et, plus tard, quand on l'approche et quand on le fréquente,

(1) Voy., pour cette série, l'article sur *Charles Féraud, ses missions en Tripolitaine et au Maroc*, dans la *Revue* du 20 avril 1889.

(1) Préface de M^{me} Caroline Comanville.

l'analyse, loin de contredire ou même d'atténuer l'impression première, la confirme et l'accentue.

Pour ceux d'ailleurs qui n'ont pu le juger personnellement, les états de service de M. Billot sont tels que leur simple énoncé rend toute controverse impossible, comme tout éloge superflu.

*
**

Au premier chef et dans toute la force du terme, c'est un diplomate de carrière. Et cette carrière, encore qu'assez courte, on ne saurait l'imaginer mieux remplie. M. Billot réunit en sa personne ces deux avantages si rarement assemblés : d'être l'un de nos plus jeunes diplomates et des plus anciens dans la diplomatie. A peine âgé de quarante-neuf ans, en voici plus de vingt-cinq qu'il est entré au quai d'Orsay. Après avoir obtenu la médaille d'or au concours de doctorat en droit en 1863, il est attaché à la direction du contentieux du ministère des affaires étrangères. Il parcourt successivement tous les degrés de la hiérarchie de 1865 à 1877.

Dans l'intervalle, il publie, en 1874, un *Traité sur l'extradition*, qui le classe au premier rang parmi les internationalistes européens, et dans lequel s'attestent également une science aussi sûre qu'étendue et une méthode de composition solide autant que lumineuse.

A trente-neuf ans, en 1880, il est nommé directeur du Contentieux, après y avoir passé quinze années, pendant lesquelles il s'est rompu aux questions les plus ardues du droit, de la politique et du commerce international.

Cet avancement rapide, mais rigoureusement normal, est un fait assez rare aujourd'hui pour constituer au profit de celui qui en est l'objet une véritable originalité : tant notre jeune démocratie, encore en travail et en quête de son équilibre, a dans ses sursauts et ses retours poussé d'hommes nouveaux aux emplois les plus importants, brisé de vieux cadres et renversé d'antiques barrières ! Non que nous songions à récriminer contre ses choix ou ses destructions, mais peut-être y a-t-il lieu de nous étonner et de nous incliner, chaque fois qu'il se manifeste, devant un respect si peu habituel et surtout devant ceux qu'elle a respectés.

*
**

En 1882, M. Billot avait franchi la dernière étape : M. Duclerc lui conférait l'emploi le plus considérable du ministère, celui de directeur des affaires politiques.

Précisément les événements devenaient graves ; nos affaires prenaient mauvaise tournure en extrême Orient. Le commandant Rivière était menacé dans la citadelle d'Hanoï, et le Président de la République s'opposait opiniâtrément à toute entreprise coloniale.

Sur ces entrefaites, M. Duclerc, puis son successeur,

M. Fallières, tombèrent malades, et, pendant près de deux mois que durèrent les deux crises ministérielles, le directeur politique fut investi de la gestion et de la responsabilité effectives de notre Foreign-Office.

Véritable ministre intérimaire, ce fut lui qui dut demander et qui obtint, malgré les répugnances présidentielles, le renfort de 1,400 hommes qu'on embarqua au secours de Rivière. Mais c'est principalement sous le ministère Ferry que notre action au Tonkin se développa et que le rôle de M. Billot grandit.

Deux années consécutives il partagea avec MM. Challemel-Lacour et Jules Ferry le fardeau d'un travail écrasant, au travers duquel alternaient les angoisses et les espérances, et qu'aggravait souvent l'amertume de critiques injustes ou d'odieuses calomnies.

Dans un ouvrage qu'on a cru pouvoir attribuer à la plume de M. Billot (1) — également remarquable par l'effacement de la personnalité de l'auteur et par la précision lucide et élégante du récit — nous trouvons le tableau très exact et très instructif des difficultés sans nombre qui paralysent des négociateurs pris, d'une part, entre la duplicité orientale et, d'autre part, les attaques passionnées d'une opposition sans scrupules, et que soutient mollement, une majorité irrésolue.

Dans une entreprise si conforme aux droits comme aux intérêts traditionnels de la France, tout contribuait à entraver et à retarder le succès, moins encore les incidents de guerre et les guet-apens de l'ennemi que les timidités ou les violences parlementaires, et surtout le marchandage des crédits et de la confiance, qui laissait notre gouvernement sans forces pour combattre et sans autorité pour négocier. Quand le ministère eut succombé sous la coalition de toutes les défaillances et de toutes les rancunes politiques, au moment même où il obtenait le traité le plus avantageux et le plus honorable, M. Billot, qui avait pris la plus grande part aux pourparlers avec M. Campbell et sir Robert Hart, délégués de la Chine, fut muni de pleins pouvoirs pour conclure la paix.

Après s'être entouré de précautions minutieuses, après avoir prévenu, dans les clauses du traité, toutes les équivoques et prévu tous les pièges, après avoir énergiquement maintenu tous nos droits, il eut, plus heureux que son ministre, l'honneur de signer le protocole qui nous assurait le protectorat sur l'Annam et la possession du Tonkin.

Cette page de sa vie diplomatique terminée, M. Billot résigna ses fonctions de directeur politique, et fut chargé de représenter la France à la Commission internationale réunie, le 30 mars 1885, à Paris, pour assurer le libre usage du canal de Suez. Porté par tous

(1) *L'Affaire du Tonkin* : Histoire diplomatique de l'établissement de notre protectorat sur l'Annam et de notre conflit avec la Chine (1882-1885), par un diplomate. — 1 vol. Hetzel, éditeur.

Sur cet ouvrage, dont plusieurs chapitres avaient paru dans cette *Revue*, voy. l'article de M. A. Gervais, dans le n° du 21 juillet 1888.

les commissaires étrangers à la présidence, M. Billot dirigea avec autant de tact que d'habileté les débats de la Commission, que l'occupation anglaise en Égypte rendait particulièrement difficiles. Notre ancienne influence dans ce pays était perdue; il s'agissait de sauvegarder l'œuvre — française par son origine, humaine par ses résultats — de M. Ferdinand de Lesseps. Ce but fut atteint.

La neutralité du canal fut consacrée, et aussi l'idée française prévalut de confier la surveillance de cette neutralité aux représentants des puissances signataires du traité.

Le projet de la Commission, complété par des négociations ultérieures, devint le règlement définitif.

A l'issue de ces discussions et de ces travaux, le délégué anglais, sous-secrétaire d'État permanent au Foreign-Office (1), sir Julian Pauncefote, remercia, aux applaudissements unanimes, « celui qui avait si remarquablement présidé la Commission — M. Billot — dont il est superflu de faire l'éloge, ses hauts talents, son caractère élevé, ses qualités personnelles étant connus partout, quoique nous devions nous féliciter d'avoir pu les apprécier de si près ».

En décembre 1885, M. Billot quittait Paris pour Lisbonne, où il eut bientôt à remplir une mission délicate, comme ambassadeur extraordinaire accrédité pour le mariage du prince héritier. La fiancée était la fille du comte de Paris, qui parut ignorer la présence de notre envoyé à Lisbonne.

M. Billot, transmettant au roi de Portugal les félicitations de son gouvernement, prononça à l'adresse de la jeune princesse, notre compatriote, quelques paroles empreintes d'une haute et courtoise déférence.

D'autre part, assistant à la revue passée à l'occasion du mariage, il souligna fièrement le rang dont il était revêtu et la dignité du gouvernement républicain, dont il était le représentant, devant le prince qui semblait vouloir en incarner la négation.

A une attitude respectueuse, pleine de tact, à l'égard de la royale épousée, il avait su allier son inébranlable fidélité au régime républicain, c'est-à-dire aux plus anciennes et aux plus chères convictions de toute son existence.

*
* * *

L'incident qu'il avait clos à son honneur fut oublié peu à peu; et, dès lors, en sa qualité de ministre plénipotentiaire, il se consacra tout entier à la défense de nos intérêts coloniaux en Afrique, où nous sommes les voisins et les rivaux du Portugal, sans avoir jamais songé — comme d'autres dont l'alliance s'impose à lui depuis près de deux siècles — à devenir ses spoliateur; — à la défense aussi des intérêts de nos nationaux, si nombreux à Lisbonne, et la Chambre française de

commerce a plus d'une fois témoigné publiquement sa reconnaissance pour les services rendus.

En ce nouveau poste, M. Billot a pu fournir une démonstration nouvelle de sa valeur diplomatique et tromper les espérances de ses détracteurs, qui affectaient de craindre pour lui l'épreuve de la carrière active.

Suffisait-il, à les entendre, d'avoir étudié les dossiers pour connaître les hommes? et si M. Billot avait approfondi les premiers, n'ignorerait-il pas les seconds?

Il est bien vrai que les questions les plus complexes sont moins que les êtres les plus simples, et que la diplomatie n'est pas seulement une science, mais un art. Et M. Billot a prouvé qu'il n'est pas seulement un savant, mais un artiste.

Ses connaissances encyclopédiques, sa puissance même de travail (dont les excès ont pendant plusieurs mois ébranlé sa santé), ne sont peut-être pas comparables à la fermeté et au liant de son caractère, à la netteté et à la finesse de son esprit. Enfin, la persévérance et la suite de son action, son sang-froid, la justesse et la promptitude de son coup d'œil, en font un diplomate hors de pair, qui s'est affirmé jusqu'ici supérieur à toutes les situations qui lui sont échues, qui s'affirmerait égal aux plus grandes qui pourraient lui échoir.

On sait que pendant quelque temps il a rempli les fonctions de ministre des affaires étrangères; ce qu'on sait moins généralement: il en a refusé le titre à deux reprises.

C'est qu'il a surtout l'ambition de tous les hommes vraiment supérieurs: celle d'être là où il peut le mieux servir son pays, celle qui peut attendre son moment. Il est patient, parce qu'il sait que ce moment viendra tôt ou tard, et, comme il a confiance dans l'avenir, il peut se réserver.

Il sait bien que la France traverse une période de transition politique, qu'après vingt ans de travail et de recueillement elle a reconstitué ses forces, et qu'elle n'a plus qu'à orienter sa politique en vue des événements qui peuvent survenir en Europe.

Il sait aussi que, loin d'être terminé, notre rôle est sur le point de recommencer dans le monde.

Il n'appartient pas à cette école qui nie la diplomatie et prêche l'abstention en matière de politique extérieure, sans voir que c'est nier une nécessité évidente et prêcher une chimère.

« Une grande puissance, aurait-il dit dans une formule singulièrement heureuse, ne saurait se désintéresser de la politique extérieure sans en devenir bientôt le jouet ou la victime (1). »

Imbu de tels principes, M. Billot devait s'associer aux projets d'expansion coloniale et se faire le zélé collaborateur du ministre qui avançait dans cette voie tous les peuples et les hommes d'État européens, convertis depuis à ses doctrines.

(1) Il a été longtemps directeur au Foreign-Office. Aujourd'hui ministre d'Angleterre à Washington.

(1) L'Affaire du Tonkin.

Comme lui, il pensait que la politique éphémère, de courte haleine, ne peut suffire à une grande république, et qu'à l'égal de tout autre gouvernement, elle doit préparer l'avenir des générations futures.

Comme lui, il rêva pour son pays la création d'un empire colonial qui nous indemniserait de celui que nous avons perdu il y a un siècle. Son patriotisme s'est refusé et se refuse encore à se figer dans un souvenir, si cher, si respectable soit-il. S'il concentre tous ses efforts vers un but suprême, ce n'est point au prix du sacrifice définitif de toutes les autres ambitions.

Surtout M. Billot n'est pas de ceux à qui la tâche éventuelle du lendemain fait oublier la tâche plus certaine du jour. Son intelligence, aussi pratique que vaste, est éprise de précision et de méthode autant qu'elle est capable de vues lointaines et de larges conceptions. Avec Candide, il estime qu'avant tout, en politique comme ailleurs, il faut cultiver son jardin. Et il le cultive. Était-il cependant interdit de lui en souhaiter un moins exigü et plus en proportion avec ses talents d'horticulteur? On a pu regretter de voir ces éminentes facultés internées dans un cadre aussi restreint. Sans vouloir faire de comparaison et en tenant compte de l'hyperbole, cela fait penser à la définition donnée jadis de Beust, alors premier ministre en Saxe : « Un géant dans un entresol. »

ALFRED BERL.

LE REMBRANDT DU PECQ

Une grande nouvelle s'est répandue dans Paris il y a deux semaines, une nouvelle imprévue, extraordinaire; elle a éclaté comme une bombe, et les cent mille voix de la Renommée l'ont répétée aussitôt : un Rembrandt venait d'être découvert; un Rembrandt inconnu, inédit; un Rembrandt ignoré de tous depuis plus de deux cent trente ans; un Rembrandt authentique, signé et daté de 1656, c'est-à-dire de la plus belle époque, de la pleine maturité du maître, à peu près contemporain de *la Ronde de nuit* et du portrait de M. Six, un Rembrandt superbe, égal aux plus magnifiques! Qui possédait ce Rembrandt? Qui l'avait découvert? Un marchand de tableaux. Et où l'avait-il découvert? Tout près de Paris, au Pecq, dans une vente après décès, où personne ne s'était douté de la présence de ce chef-d'œuvre : personne, pas un amateur, pas un artiste, pas même l'expert chargé de la vente. On l'avait acheté pour rien, pour une coquille de noix, pour la bagatelle de quatre mille francs. C'étaient des centaines de mille francs qu'il valait. Tous les musées de l'Europe allaient se le disputer. Le petit village du Pecq est du coup devenu fameux une seconde fois; on disait « le Rembrandt du Pecq », comme on avait dit naguère « le crime du Pecq ».

Dix jours durant on n'a parlé que de cela. Comme le prisonnier de la Conciergerie avait fait tort à Gabrielle Bompard, le Rembrandt du Pecq a fait tort au prisonnier de la Conciergerie. Tous les reporters se sont mis en campagne. Les journaux ont été pleins du récit de l'événement, de descriptions du tableau *Abraham à table avec les anges*, de comptes rendus, d'interviews. La curiosité publique a été largement satisfaite. Et les commentaires allaient leur train : « Voilà donc les bêtises monstrueuses dont les experts sont capables! Voilà bien l'incapacité de notre administration des beaux-arts! Elle pouvait acquérir cette merveille pour un morceau de pain, et elle n'a rien vu, rien su! Il faudra maintenant dépenser des sommes énormes pour accrocher ce chef-d'œuvre au Louvre, sa vraie place, si toutefois l'étranger ne nous le ravit pas. »

Chef-d'œuvre en effet. On n'avait qu'à voir et qu'à constater. Il était exposé chez son heureux possesseur, qui, tranquille dans sa force, souriait aux visiteurs, défiait la critique, appelait le contrôle, sûr de lui-même et de sa victoire : « Entrez, messieurs, suivez la foule; on peut regarder, on peut même toucher! »

On est venu; on a regardé. Et nous avons eu l'ordinaire comédie humaine. Il y a eu les décidés; et il y a eu aussi les malins. Les décidés ont été hardiment de l'avant, ceux-ci pour affirmer, ceux-là pour nier. M. Paul Mantz est venu et il a dit : « Oui, c'est bien là un Rembrandt authentique. » Autant en a dit M. Lafenestre. Et M. Tony-Robert Fleury ne s'est pas déclaré moins satisfait. M. Léon Bonnat, non moins décidé, a poussé tout au contraire le cri désormais fameux : « Ça du Rembrandt?... Jamais! » M. Gêrôme, moins vif dans la forme, n'a pas été moins explicite dans la négation.

Quant aux malins, ils se sont réservés. Les uns ont dit : « Ce tableau est beau sans doute, mais Bonnat ne croit pas à l'authenticité, et dame! Bonnat s'y connaît. » Les autres, plus subtils encore, ne pouvaient pas avoir d'opinion, car ils n'avaient pas vu le tableau.

*
**

Somme toute, l'épreuve n'a point été favorable au Rembrandt du Pecq. Il est daté et signé, mais cela ne prouve rien : que de tableaux authentiques ne sont ni signés ni datés, et que d'autres suspects, ou manifestement faux, ont leur état civil bien en règle! L'avis général est que, si la figure principale, celle d'Abraham, est d'une bonne facture, quoique un peu molle encore, les figures des anges et celle du serviteur qui apporte les mets, sont singulièrement gauches. Les défauts mêmes ne sont point ceux de Rembrandt. On peut attribuer l'œuvre à quelqu'un de ses disciples, mais au maître — non pas! Sa place est une place honorable en quelque musée de province ou une bonne collection d'amateur; elle n'est pas au Louvre. — « Ça du Rembrandt?... Jamais! »

Et ainsi nous avons à Paris, en ce moment, l'homme qui rit et l'homme qui ne rit pas. L'homme qui rit, c'est l'expert chargé de la vente. Il a passé d'abord une mauvaise semaine. C'était à qui lui reprocherait, à lui, expert officiel, patenté, juré, son ignorance ou son étourderie. Aujourd'hui, il tient sa revanche et se frotte les mains. L'homme qui ne rit pas, c'est le marchand de tableaux. Son cas à lui est tout l'opposé de l'autre. Il a eu une première semaine admirable et maintenant il déchanté. Du Capitole, il a passé à la Roche Tarpéienne.

Ah! quels beaux jours pour lui que ces premiers jours qui suivirent son emplette! Du coup, il était devenu célèbre, il était entré dans la gloire. La presse chantait ses louanges. Avec quel flair il avait deviné ce chef-d'œuvre dont nul ne se doutait, et quelle adresse jointe à ce flair! Avec quelle habileté il s'était effacé pour n'éveiller aucun soupçon, pour dérouter les amateurs et les concurrents! Il y avait surtout un menuisier imaginé par lui, chargé de pousser le tableau, de l'acheter, coûte que coûte. Quelle invention de génie que ce menuisier! Il n'y avait que lui, décidément, il n'y avait que lui! Et maintenant il entendait recueillir le légitime bénéfice de son flair et de son intelligence. Il n'en était pas moins, quoique étranger, animé des meilleures dispositions pour la France, sa patrie d'adoption; il était bien décidé à donner la préférence au musée du Louvre, entre tous les clients.

Il en faut rabattre aujourd'hui. En achetant le chef-d'œuvre du Pecq pour quatre mille francs, le marchand de tableaux aura certainement fait une très bonne affaire; mais il n'a point fait l'affaire extraordinaire, merveilleuse, espérée d'abord. Son rêve d'or sera tout au plus un rêve d'argent. Mais la plus cruelle déception n'est pas celle-là. Quel honneur si ce Rembrandt eût été authentique, quel triomphe d'avoir deviné seul ce que nul parmi les plus habiles n'avait deviné! Nul coup d'œil de connaisseur ne pouvait se comparer au sien.

Oui, mais aussi, si le tableau n'est pas authentique, quelle humiliation pour celui qui l'a cru tel! Car il a cru, le malheureux, à cette authenticité: il a cru de toute sa bonne foi, de toute sa sincérité, de toute sa conviction. Il n'eût pas risqué de se compromettre si publiquement, il ne se fût pas engagé si complètement et si à fond, s'il eût conservé le plus léger doute. Oui, il a été bien assuré qu'il tenait un vrai Rembrandt, un Rembrandt manifeste, un Rembrandt indiscutable, et ce Rembrandt est, tout au plus, un van Eckout! Que devient sa science? Que devient son coup d'œil? Comme ils vont rire de lui, les confrères! comme ils vont se gausser de sa mésaventure!

*
* *

L'incident a sa moralité: on peut même dire qu'il en a deux pour une.

Une leçon de modestie d'abord. Non, vraiment, ce n'est point chose aisée de se prononcer à première vue, et même après réflexion, sur l'attribution d'une œuvre d'art, et les plus expérimentés, et les plus habiles, et les plus savants s'y peuvent tromper. Que sera-ce donc de nous tous, pauvres profanes? Voici deux critiques d'art, M. Lafenestre et M. Paul Mantz; ils ont visité tous les musées de l'Europe, vécu au milieu des œuvres d'art, étudié toutes les écoles; l'un d'eux a, de plus, fait de l'œuvre de Rembrandt une étude spéciale; et tous deux n'ont point hésité à déclarer le « Rembrandt du Pecq » authentique. Voici maintenant des gens du métier, d'un côté M. Bonnat, membre de l'Institut, médaillé d'honneur du Salon de peinture; de l'autre, M. Tony-Robert Fleury, fils du membre de l'Institut, médaillé d'honneur du Salon de peinture, lui aussi; et, tandis qu'Hippocrate dit oui, Gallien dit non.

Lorsque survint, il y a quelques années, l'incident Corot-Trouillebert, Edmond About écrivait: « Voilà bien qui nous montre l'infériorité de la peinture de paysage, où ne sont nécessaires ni la science du dessin ni le modelé serré. On peut fabriquer de faux Corot et faire illusion; on ne trompera jamais qui que ce soit lorsqu'il s'agit de peinture d'histoire et de figures humaines. » Hélas! Edmond About se trompait; la grande peinture est sujette à caution tout aussi bien que l'autre; et Rembrandt, le plus personnel des maîtres cependant, a eu, lui aussi, nous le voyons, ses Trouillebert.

L'autre leçon est une leçon d'indulgence à l'égard de ceux sur qui pèsent les responsabilités officielles. Tant qu'on a cru à l'authenticité du Rembrandt du Pecq, que de reproches adressés à notre administration des Beaux-Arts, qui pouvait faire une si bonne affaire et qui l'avait manquée! Oui, sans doute! Mais si cette administration s'était, comme l'on dit, emballée, si elle avait acheté ce fameux Rembrandt, si elle l'avait étalé avec orgueil — ah! les belles tirades, aujourd'hui que cette authenticité est bien compromise, sur cette pauvre administration! C'est alors qu'on aurait beau jeu à crier sur les toits son ignorance et son imbécillité, qui lui faisaient prendre les œuvres de disciple pour les œuvres de maître, et des Trouillebert pour des Corot! C'est alors qu'on ferait des gorges chaudes de ses âneries, qu'on la montrerait dans les caricatures se fourrant le doigt dans l'œil jusqu'au coude, qu'on l'accuserait de gaspiller et de dilapider l'argent de l'État! Qui sait? nous aurions peut-être un joli incident à la tribune, et les rieurs ne seraient pas du côté du ministère, car on fait toujours triste figure quand on a été dupe.

Ils sont souvent un peu timorés, nos administrateurs. Faute de hardiesse, ils ont manqué plus d'une belle occasion, et cela est fâcheux, sans doute. Mais que feriez-vous, de grâce, vous qui les censurez, si vous étiez à leur place, si vous teniez comme eux la queue de la poêle? Vous en viendriez vite, je le crains,

à vous défier, vous aussi, du premier mouvement, même lorsqu'il a des chances d'être le bon. Instruits par l'expérience qu'une bétise, même excusable, coûte souvent plus cher que ne rapportent dix actions sages, en ce pays frondeur, vous en viendriez tout doucement à penser que savoir attendre est la grande science et la force d'inertie le grand secret des administrateurs. Cela n'est pas héroïque, je le veux, mais cela est terriblement humain.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE MUSICALE

SALAMMBÔ, opéra de MM. E. Reyer et C. du Locle.

I.

J'essayerai de parler simplement, de fermer l'oreille aux provocations archéologiques et pittoresques de Gustave Flaubert : j'ai besoin de tout mon sang-froid pour asseoir une opinion. *Salammbô*, depuis sa naissance, a souvent porté malheur à ses juges. Quelle tristesse pour nous, et quel avertissement, à relire les pages des *Nouveaux lundis*, où l'un des plus avisés pourtant, et l'un des plus ouverts entre nos maîtres, discute cette œuvre d'art comme un mémoire de l'Académie des inscriptions, la regardant à travers Aristote et Polybe, mettant au jeu Chateaubriand et Lamartine, pour finir en charge sur une chanson de Désaugiers ! Et fut-il jamais démonstration plus éclatante de ce devoir de sympathie posé par M. Taine comme la condition première de l'intelligence critique ? Devant la *Salammbô* nouvelle de MM. Reyer et du Locle, c'est, ou jamais, le cas de nous en souvenir. Tâchons, de tout notre effort, d'entrer dans les vues du romancier et de ses traducteurs. Si le musicien ne remplit qu'à moitié notre attente, soyons d'autant plus réservés, comme il sied avec un artiste de bonne foi, qui n'a pas la désolante facilité de jongler avec des mots creux, que l'on risquerait de juger témérairement, faute d'avoir su l'entendre.

Il y avait, disait-on — et de l'aveu même de Flaubert — un opéra dans *Salammbô*. Mais celui qui l'y a trouvé le premier, ce n'est pas Flaubert : c'est Sainte-Beuve, à travers son étroite critique. Flaubert, un peu piqué et dédaigneux, s'était contenté de répondre : « Un opéra ? Et pourquoi pas, après tout ! » J'imagine, cependant, que s'il leur avait fallu s'expliquer tous les deux sur le genre de composition lyrique le mieux approprié au caractère de l'œuvre, ils auraient eu peine à tomber d'accord. Le coin d'opéra découvert par Sainte-Beuve dans l'épopée carthaginoise, c'était — laissons-lui la parole — « la décoration et aussi

les coulisses ; du solennel et un peu de libertin » ; Salammbô, « une Elvire sentimentale qui a un pied dans le Sacré-Cœur » ; Mathô, « un personnage de Polybe, romancé et travesti en amoureux de l'Astrée ». Vous voyez d'ici la pièce à faire : un bon gros opéra, bien français, bien classique, à tiroirs bien étiquetés — tout en action et en dialogues, avec son ténor de pendule, sa prêtresse amoureuse, son baryton ténébreux, sa basse bénissante, et, comme au temps de Diderot, ses entrées de soldats, de prêtres, de sacrificateurs... Et vous voyez aussi l'état de rage folle où cette conception bourgeoise aurait jeté Flaubert.

Certes, la traduction fidèle de sa pensée voudrait une musique d'essence plus subtile, plus rare : hautaine et sensuelle, montée de ton, pas du tout naïve, toute grouillante et fourmillante d'intentions, d'arrière-pensées, de nuances — tendue jusqu'à craquer, avec une souveraine perfection de forme — par-dessus tout suggestive (rappelez-vous le mot décisif de la réponse à Sainte-Beuve : « J'ai voulu fixer un mirage. ») — et, pour cela même, symphonique. Car, si la musique est capable de seconder un tel dessein, c'est par tout ce qu'elle peut apporter au rêve, de mouvement et de vie : par la puissance d'évocation de l'orchestre, par la force plastique, le modelé, le relief de l'harmonie, par la grâce expressive du contour mélodique — bien plus, assurément, que par l'accent de la déclamation et du dialogue.

A ces traits, l'on aura déjà reconnu quelque chose de l'idée wagnérienne. Et ne sentez-vous pas, en effet, combien elle est proche voisine du procédé littéraire de l'auteur de *Salammbô*, combien exactement elle correspond à la construction de sa phrase, à son esthétique faite de romantisme et de rigueur scientifique ? Quelqu'un observait finement que Flaubert anime ses personnages au moyen des objets dont il les entoure, qu'il les fait vivre, en quelque sorte, d'une vie réflexe. Et nous voyons de même que, dans le drame musical de Bayreuth, les personnages sont déterminés et rendus vivants par l'atmosphère instrumentale dans laquelle ils se meuvent : ils ont leur âme à côté d'eux, dans l'orchestre.

Après cela, peut-être serait-il également juste de dire que les créations de Flaubert empruntent leur caractère, même leur existence, à la prose magique de Flaubert ; que, dénuées de ce support, elles seraient comme vidées de leur substance et retourneraient au néant ; qu'ainsi, pour leur infuser, à la place, un sang nouveau et, en même temps, leur conserver intacte, dans ce passage du roman au livret, leur nature première, il faudrait un musicien doué de toute la richesse de tempérament, de tout le génie verbal de l'écrivain — sinon la sagesse commandera de ramener toutes ces figures, Salammbô, Hamilcar, Mathô aux types rudimentaires du vieil opéra : traîtres, amoureux et pères cruels. — D'où il serait permis de

conclure que, Wagner n'étant plus là, nous devons nous contenter de l'opéra selon Sainte-Reuve.

Car, quel autre que Richard Wagner serait en état d'opérer cette transfusion miraculeuse? Personne que je sache, et, moins que tout autre, M. Reyer, le moins assoupli, le moins rompu au métier, de nos grands compositeurs vivants. Mais dans l'opéra français, l'on peut encore faire figure avec peu de technique. Et c'est pourquoi le librettiste de M. Reyer lui a taillé un opéra à la française, dans un sujet qui semblait appeler l'essai du drame musical. D'autres loueront le compositeur de sa fidélité aux traditions. Pour nous, quelle que soit la raison qui l'attache au rivage, faisons notre deuil du rêve de Flaubert : *Salammbô* n'est plus qu'un nom bizarre; et c'est trop encore, puisque ce nom nous remet inopportunément devant les yeux la couleur locale et l'antiquité qui, Flaubert absent, n'avaient plus rien à faire ici.

*
**

La reconstruction de Carthage en musique, le paysage africain, la rivalité symbolique des deux mythes mâle et femelle : Tanit contre Moloch — nous pouvons à la rigueur nous en passer. Permis aux faiseurs d'opéras de ne point marquer trop fortement sur leurs personnages l'empreinte du milieu et de la race. Si c'est pour les faire plus largement humains, tant mieux, car ce développement d'humanité est la fonction même, la raison d'être du grossissement scénique; par là, le théâtre rachète ses basses sujétions, son infériorité en tant que forme de l'art. Mais, précisément, j'ai grand-peur que M. du Locle ait vu surtout la partie décorative, qu'il ait passé à côté du drame humain, celui que tout lecteur sympathique saura découvrir sous l'appareil de l'érudition, dans le roman de Flaubert.

Je ne parle pas seulement de la crise d'âme, mystérieux travail des sens et de la religiosité chez la vierge grisée d'encens mystique et, en même temps, travaillée d'obscurs désirs. On pourrait me répondre que le cas relève de la psychologie wagnérienne, et que notre opéra, à nous, se désintéresse de ces problèmes. Donc, point de trace, dans le livret, de l'idée fixe, envahissante, fatale, qui devrait, d'acte en acte, s'enfoncer plus profondément au cœur de l'héroïne, pour précipiter et aussi nous expliquer sa chute. Mais, à côté, j'aperçois un autre drame, tout extérieur et sensible, dont ni Scribe, je crois, ni Meyerbeer n'auraient fait fi. Une force unique le mène : la passion furieuse de Mathô pour la fille d'Hamilcar — mettant en action trois caractères, aux prises, trois volontés : la fille, le père, l'amant. Et des trois, le plus humain — le seul conscient — c'est ni Mathô, la brute fauve se ruant à l'amour, ni Salammbô l'hallucinée : c'est Hamilcar, doutant si elle a subi l'outrage du mercenaire et n'osant s'en éclaircir, torturé de ce doute dans son orgueil

de patricien, dans sa jalousie paternelle, mais préférant douter encore; et dès qu'il ne doute plus, dès qu'une preuve matérielle — la chaînette d'or brisée — a fixé sa certitude, jetant Salammbô flétrie aux bras du chef des Numides pour lui payer sa trahison. Le nœud de la pièce, c'est l'équivoque et funeste aveu que le regard du maître arrache à Salammbô, coupable seulement d'avoir effleuré le voile redouté de sa déesse. Le moment décisif, qui pèse de tout son poids sur la marche de l'action et qui commande le dénouement, c'est le retour d'Hamilcar en son palais; c'est sa fille, écrasée par la honte de son crime imaginaire :

Cependant il l'examinait avec une attention si âpre que Salammbô troublée balbutia :

— On t'a dit, ô maître !...

— Oui, je sais ! fit Hamilcar à voix basse.

Était-ce un aveu, ou parlait-elle des Barbares? Et il ajouta quelques mots vagues sur les embarras publics qu'il espérait à lui seul dissiper.

— O père ! exclama Salammbô, tu n'effaceras pas ce qui est irréparable.

Alors il se recula, et Salammbô s'étonnait de son ébahissement; car elle ne songeait point à Carthage, mais au sacrilège dont elle se trouvait complice. Cet homme, qui faisait trembler les légions et qu'elle connaissait à peine, l'effrayait comme un dieu; il avait deviné, il savait tout; quelque chose de terrible allait venir. Elle s'écria : « Grâce ! » Hamilcar baissa la tête lentement.

Bien qu'elle voulût s'accuser, elle n'osait ouvrir les lèvres, et cependant elle étouffait du besoin de se plaindre et d'être consolée. Hamilcar combattait l'envie de rompre son serment. Il le tenait par orgueil ou par crainte d'en finir avec son incertitude. Et il la regardait en face, de toutes ses forces, pour saisir ce qu'elle cachait au fond de son cœur.

Peu à peu, en haletant, Salammbô s'enfonçait la tête dans les épaules, écrasée par ce regard trop lourd. Il était sûr, maintenant, qu'elle avait failli; il frémissait; il leva ses deux poings. Elle poussa un cri et tomba entre ses femmes, qui s'empressèrent autour d'elle.

N'est-ce pas que cela est de toute beauté? J'attendais la scène au théâtre: elle n'est point venue. Fermons le livre! Il faut que notre conception de l'opéra soit quelque chose de bien irrémédiablement vulgaire pour qu'un chef-d'œuvre ne puisse sortir que mutilé des mains des librettistes, même quand ils s'appellent Jules Barbier, Camille du Locle ou Armand Silvestre.

II

Héros victorieux,
Aux jardins d'Hamilcar,
Sur des lits de brocart (?)
Buyons pareils aux dieux.

Ainsi chantent, au lever du rideau, les chefs des

mercenaires, atablés, comme vous et moi, dans les jardins de Mégara qui dominent Carthage; — et le critique des *Lundis* trouverait ce début tout à fait de son goût. Au milieu des cris du festin où chacun boit aux dieux de sa patrie, la plainte des esclaves mis aux fers s'élève de l'ergastule. Le Lybien Mathô ouvre leur prison, et, tout aussitôt, le Grec Spendius, l'un d'eux, souffle au cœur des Barbares la haine de la république, qui doit encore le prix du sang versé pour elle. Les soldats réclament, pour achever l'orgie, les coupes d'or consacrées aux dieux. Giscon, député par les Anciens, s'efforce vainement de les amuser avec de belles paroles. Les jardins sont mis au pillage. L'incendie va gagner le palais, quand Salammbô s'avance, parmi les prêtres de Tanit, chantant un hymne de vengeance et de deuil. A sa vue, les Barbares demeurent frappés d'une admiration superstitieuse; les fronts s'inclinent. Elle, souriante, apaisée, s'approche, prend une coupe, y verse du vin, qu'elle offre à Mathô. Le roi des Numides, Narr' Havas, mordu par la jalousie, se jette sur le Libyen et le blesse de sa javeline. Mathô riposte en lui lançant une table. Narr' Havas esquive le coup et s'enfuit. Salammbô aussi. Le tumulte reprend de plus belle. On vient annoncer que Carthage refuse la solde et envoie des troupes pour réluire les mercenaires. Ils courent aux armes. Mathô, choisi pour chef, accepte de les commander. Spendius s'engage à le faire pénétrer jusqu'à Salammbô, dont la pensée ne lui laisse plus de repos.

Musique assez monotone et bruyante. Les groupes des chœurs dialogués s'opposent mal. Le chant des prêtres de Tanit a du caractère, sans grande originalité. Première apparition du thème de *Salammbô*. Il reviendra.

Deuxième tableau, presque tout entier de la façon de M. du Locle — nous verrons s'il faut l'en complimenter. Le Temple de Tanit. Invocation à la déesse. Adoration du zaimph. Le grand-prêtre élève devant la foule des initiés le voile mystérieux, palladium de Carthage. (Dans le roman, le zaimph est soigneusement caché derrière la statue, au fond du sanctuaire le plus reculé — le saint des saints; nul ne doit le voir.) Processions, hymnes, danses sacrées. Peu de couleur orientale; il me semble que la mélodie du grand-prêtre a comme un arrière goût des cantiques du Sacré-Cœur — es-tu content, Sainte-Beuve? — Après tout, elle est peut-être authentiquement punique, cette mélodie, mais elle n'en a pas l'air. Il est vrai que l'Exposition nous a gâtés en fait d'exotisme. Joli effet de lune à l'orchestre.

Spendius et Mathô, parvenus dans le temple par un chemin secret, assistent aux mystères derrière un portique. (A la Monnaie, un simple vase de fleurs les dissimule: c'est peu.) Spendius excite Mathô à s'emparer du voile; le Barbare superstitieux repousse l'idée sacrilège avec horreur. Mais qui donc frappe à la porte

et trouble la cérémonie? — C'est Salammbô! — Qu'on l'introduise! — Elle entre, et l'on congédie le cœur. Ici, M. du Locle abuse. Depuis quand dérange-t-on ainsi les gens pendant l'office? — La fille d'Hamilcar vient conter à Schahabarim ses langueurs, ses vagues pressentiments, son désir de contempler le voile. Le grand-prêtre refuse, lui reproche sa témérité, se retire et la laisse devant la porte ouverte du sanctuaire. Mathô, qui l'a vue, qui sait son tourment, n'hésite plus: il se glisse dans le temple. — Toujours peu de musique, sauf une seconde apparition du thème, et quelques belles phrases de déclamation dans la manière de Gluck.

Salammbô se recueille; son amour mystique se répand en un *largo* d'un beau sentiment, soutenu par le *leitmotiv* qui décidément rentre trop souvent en scène. Mathô a consommé son rapt. Il reparait couvert du zaimph, et l'offre à la jeune fille. Bien Céladon, le Barbare! Et bien ingénue, Salammbô, qui se rapproche de lui avec une curiosité caressante, le prenant pour un jeune dieu. Mais la phrase qu'elle lui soupire est d'une jolie saveur wagnérienne; et Mathô dit son: « Je t'aime, » le plus galamment du monde. Sur les mots: « Qui donc es-tu? » les choses se gâtent, paroles et musique. « Je suis, répond ingénument Mathô,

... Je suis le mercenaire
Dont tu remplis la coupe aux jardins d'Hamilcar...
Viens, je t'aime à perdre la vie,
Vierge dont mon âme est ravie(!)
Veux-tu ce manteau nuptial?

Non! la vierge n'en veut plus. Elle a compris le sacrilège — enfin! — elle en demeure un instant épouventée. — Ici quatre mesures très pathétiques, puis l'*allegro* des imprécations. La foule accourt — il est temps! — Mathô dédaigneux la brave, et se retire pas à pas; car, pour le frapper, il leur faudrait toucher le voile, et quiconque toucherait le voile tomberait mort. — Eh bien, mais lui? — comment est-il vivant? La scène n'est déjà pas très vraisemblable chez Flaubert; mais du moins elle se passe la nuit, dans la chambre de la jeune fille, qui n'a pour la garder que des femmes et des eunuques. Mathô n'y est pas venu pour apporter le voile, mais pour s'emparer d'elle; et ce n'est pas un jour de procession qu'il a choisi pour dérober le zaimph. — Tout cela est bien affligeant. Si cette fin d'acte est manquée, la faute n'en est pas toute au musicien.

*
* *
*

Troisième tableau. Le conseil des Anciens. Hamilcar, rappelé à Carthage, apprend la révolte des mercenaires, l'enlèvement du zaimph, l'aventure de sa fille et les calomnies. Il proteste de l'innocence de Salammbô et accepte le commandement. Plusieurs pages véhémentes où se retrouve l'auteur de *Sigurd*. Reprenons courage et poursuivons.

*
**

Quatrième tableau. La terrasse de Mégara. Le soir. Salammbô rêve aux étoiles. Quelques notes de cor prolongent son rêve dans la nuit. Le murmure des flûtes lui apporte les caresses de la brise. Elle songe au crime commis pour elle, au voile sacré, au ravisseur exécrable. Encore le thème. Oh! ce motif, fade succédané d'une phrase de *Manon!* Oh! son glissement froid, tortueux! son balancement monotone! sa queue en hélice! Est-ce donc le symbole du serpent familier, le génie des Barca qui nous enlace sous cette forme? Cruelle énigme!

Schabaharim paraît. Salammbô veut racheter sa faute; elle confie au prêtre son dessein d'aller reconquérir le zaimph au camp barbare, un poignard à la main. — « Non, pas ainsi, répond-il; va, souriante et parée, et laisse faire aux dieux! » Elle appelle ses femmes qui procèdent à sa toilette. — Petit ballet sous lequel le thème inéluctable vient encore une fois dérouler ses anneaux.

La jeune fille, restée seule, confie sa peine aux colombes de Carthage :

Qui me donnera, colombes, vos ailes ?

trois pages pleines de grâce virginale et de mélancolie, trois pages qui font oublier... Mais la trompette sacrée retentit. C'est Pheure. Une dernière invocation aux divinités paternelles, et Salammbô, s'abandonnant à la déesse, franchit le seuil. Rideau.

*
**

Cinquième tableau. Au camp des assiégés. La tente du chef. Grand ballet et chœurs guerriers. Narr'Havas, feignant d'oublier les anciennes haines, vient s'enrôler sous la bannière de Mathô pour le trahir. Il a pressenti le projet de la fille d'Hamilcar. Deux transfuges de Carthage sont introduits. Recueillons-nous. C'est Salammbô qui vient affronter l'amour du mercenaire, pour lui arracher le zaimph.

Ce duo d'amour est sérieux, tragique, presque chaste dans l'abandon. La Salammbô de M. Reyher, si elle n'atteint pas à l'extase sublime d'Yseult, saura se défendre de la basse sensualité d'Esclarmonde. Victime irresponsable, innocente, de la fatalité et des dieux, comme l'Hélène de Prud'hon, comme la Marguerite de Berlioz, elle obéit moins à la nature qu'à sa destinée. A peine une moutée de sève ardente, à peine un trouble des sens traverse sa volonté, irrésistiblement tendue vers l'accomplissement de l'ordre du pontife. Dès que l'incendie du camp arrache Mathô de ses bras, elle se reprend, va droit au voile et l'emporte en maudissant ses dieux. Il faut s'incliner devant cette conception idéalisée d'une scène scabreuse. Le contraste entre la brutalité tour à tour impérieuse et suppliante de Mathô et les sombres ardeurs de la prêtresse s'ac-

cuse fortement et nettement. Pour la première fois, le thème évolue et, si j'ose dire ainsi, fait peau neuve. Partout l'accent de la grandeur vraie. M^{me} Caron a dit et composé la scène en tragédienne accomplie.

*
**

Le voile saint, repris sur les Barbares, a ramené la fortune dans le camp de Carthage. Hamilcar victorieux donne sa fille à Narr'Havas — sans que rien d'ailleurs nous dise s'il sait de quel prix Salammbô a payé la rançon du zaimph. Mathô, chargé de chaînes, est amené devant l'autel où les époux vont s'unir. Il doit y être immolé, en expiation du sacrilège. Schabaharim s'avance, armé du glaive sacré. Le peuple réclame : il veut que Salammbô, de sa propre main, venge Tanit. « Donne! » dit-elle au prêtre. Le couteau au poing, elle s'approche de la victime. A ce moment, leurs regards se croisent; la pitié et l'amour jaillissent de leurs cœurs, et une phrase pénétrante, passionnée de l'orchestre, confond enfin leurs deux âmes.

Mais la foule s'impatiente. Trois fois Salammbô lève le poignard, et trois fois son bras retombe sans frapper. Ce jeu muet dure trop. L'attente exaspérée devient affreusement pénible; et quand la prêtresse, tournant sa fureur contre elle-même, s'offre à Tanit en holocauste, quand Mathô, ses liens brisés, arrache le fer de la plaie et se frappe à son tour — un soupir de délivrance nous échappe. C'est grand dommage, car, pour le théâtre, le dénouement imaginé par M. du Locle était préférable, sinon supérieur à celui du romancier.

*
**

L'interprétation de *Salammbô* est très soignée. M^{me} Caron y met sa beauté, sa diction superbe, sa flamme : tout ce que l'art consommé peut ajouter à la nature. A côté d'elle, MM. Sellier, Vergnet et M. Renaud, hier encore inconnu, doivent être nommés. Les chœurs sont suffisants, la mise en scène belle sans excès. L'orchestre semble s'émanciper beaucoup, depuis que la main de maître de Joseph Dupont a lâché les rênes.

III

J'hésite au moment de conclure. M. Reyher est un si consciencieux artiste, il a la critique si indulgente avec son apparence de brusquerie, qu'on serait trois fois impardonnable de le juger à la légère. J'ai écouté *Salammbô* avec le recueillement le plus sympathique; quinze jours durant, j'ai « pioché » — c'est bien le mot — sa partition. L'exploration d'un opéra de lui est une entreprise laborieuse. Il faut s'orienter au juger, et cheminer le pic à la main. Parfois, au choc du fer, une étincelle jaillit du roc, parfois un filet de source fraîche; parfois une bouffée d'air nous arrive du dehors. Mais, faisant le compte de ces moments heureux, je me trouve un peu dépourvu. Un aveu pén-

ble s'impose. L'œuvre nouvelle manque souvent de charme, et elle n'est pas toujours très bien écrite. Moins de disparates et de vulgarités que dans *Sigurd*; en revanche, moins d'élan, de fougue, d'originalité. Poète vigoureux, souvent inspiré, mais incomplet, de souffle court, de flamme un peu sèche, et portant mal sa lyre — praticien médiocrement habile, en un temps où l'habileté technique est devenue pour beaucoup la fin dernière de l'art — M. Reyer monte moins haut, s'observant davantage. Et il a beau s'observer, il n'évite pas toujours les accidents. Certes, je rougirais de chercher ici une querelle de pédant : combien de traits de génie qui ne sont que d'intelligentes violations de la règle ! Mais les fautes de M. Reyer ne sont pas toutes des fautes de maître. Il n'a pas d'école, disent, en manière de compliment, ses admirateurs. Je le vois bien. Et c'est pourquoi, souvent, son harmonie est pauvre, ses parties marchent en désordre, ses modulations tournent mal, ses rentrées portent à faux, sa phrase se tortille sans trouver d'issue. Son orchestre manque de corps et les timbres mordants, n'étant pas fondus avec le quatuor, tranchent trop. Il n'a pas de système, dit-on; aussi n'a-t-il pas su prendre parti entre la vieille carrure italienne et le développement symphonique, entre l'accompagnement et le *leitmotiv*. Ses thèmes sont des airs; ils ne peuvent se développer, ayant déjà toute leur croissance, comme des arbustes qu'on plante trop grands ne poussent plus de racines. Mais ce qu'il dit vaut mieux que sa façon de dire. Et nous l'aimons quand même : pour ses bonheurs, pour son rude et âpre langage, pour son labeur acharné, pour sa sincérité — car il est sincère, même quand il se fourvoie, même quand il se bat les flancs, même quand il se souvient — et d'une probité scrupuleuse. Il pouvait, comme certains — l'occasion était belle — aller chercher des harmonies exotiques au théâtre annamite, ou, comme d'autres, flatter nos sens par des moyens de charlatan. Il ne l'a pas voulu. C'est le côté supérieur de cette œuvre sérieuse, inégale, qu'il aurait été intéressant et plus commode d'écouter à Paris, qu'il est fort honorable pour la direction de la Monnaie d'avoir montée à grands frais, mais que l'Opéra a pu, quoi qu'on ait dit, laisser partir, sinon sans regret, du moins sans déshonneur.

RENÉ DE RÉCY.

P.-S. Au Conservatoire, très belle exécution du dernier tableau des *Maîtres chanteurs*, et très grand succès. Bravo ! monsieur Garcin ! Mais il est écrit que je ne pourrai jamais parler à loisir de cette œuvre incomparable, le sourire de Wagner et l'une de mes plus grandes joies artistiques. — Au même concert, j'ai entendu avec plaisir un élégant et fin concerto de piano de M. Georges Pfeiffer, très agréablement filé par les jolis doigts de M^{me} Roger Miélos.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Théâtre-Libre.

Les Frères Zemganno, pièce en trois actes, en prose, tirée du roman de M. Edmond de Goncourt, par MM. Paul Alexis et Oscar Méténier. — *Deux tourtereaux*, pièce en un acte, en prose, par MM. Paul Ginisty et Jules Guérin.

J'apportais beaucoup de curiosité à la représentation des *Frères Zemganno*. Vous savez, par des comptes rendus publiés dans cette *Revue* même, que j'ai de nombreux amis dans le monde des acrobates. Entre tous, les gymnastes me séduisent et m'attirent. Ils vivent en l'air des heures glorieuses, à terre l'admirable vie du gymnase antique. Ce sont des gens sains de corps et d'esprit : ils ne boivent point et comme, d'autre part, la femme tient peu de place dans leur existence, ils sont capables d'amitiés vraiment viriles et fortes.

Ce n'est donc point une fiction de romancier que cette étroite tendresse dont M. de Goncourt a lié ses frères acrobates Gianni et Nello.

Dans tous les ménages masculins du trapèze, vous retrouverez ces deux personnages : le *porteur*, l'*homme du dessous*, qui est un peu le père de l'autre, de l'acrobate souple, plus élégant, plus jeune, à qui vont les applaudissements.

— Nous comptons les uns sur les autres, me disaient un jour les Hanlon-Volta, comme je les félicitais de leur belle concorde.

Et toute la compagnie avait pour le plus jeune camarade, le célèbre Rob, cette admiration sans envie, cette tendresse quasi paternelle que je vous vante.

En portant à la scène, dans un spectacle en trois tableaux, le roman de M. Edmond de Goncourt, MM. Oscar Méténier et Paul Alexis ne songeaient qu'à nous mettre sous les yeux une illustration pittoresque de la partie dramatique du livre.

Gianni, qui rêve pour Nello la pure gloire des applaudissements de cirque, veut lui faire exécuter à travers un tonneau ce fameux « saut pour la vie » où se tua Thomas Hanlon. Une femme, une camarade jalouse, dérange les appareils, fait remplacer par un lourd tonneau de bois le tonneau de toile de Nello. On voit l'acrobate, qui ignore ce piège, prendre un grand élan sur la scène. Il disparaît; un cri s'élève poussé par des milliers de poitrines. Et dans un désordre, très habilement mis en scène, de clowns, d'écuyers, de gens d'écurie et de gentlemen, on rapporte Nello les jambes fracassées.

C'est fini, l'oiseau s'est brisé les ailes.

Toutefois, un dernier tableau nous le montrera encore porté maintenant sur des béquilles. Le médecin a dit que jamais plus Nello ne remonterait dans les frises du cirque.

— Eh bien, donc ! dit le blessé à son frère, promets-

moi, toi-même, de renoncer à ton trapèze. Je ne pourrais supporter cette pensée que tu travailles seul!

Gianni, qui comprend cette jalousie, porte sur le lit son frère infirme et il s'écrie avec une emphase attendrie :

— Les frères Zemganno sont morts! Il n'y a plus ici que deux râcleurs de violons, qui joueront... le derrière sur leurs chaises!

Il m'a semblé que MM. Alexis et Méténier avaient déployé beaucoup d'habileté pour mettre le public au courant d'une psychologie spéciale et qui est très peu connue. D'autre part, ils ont réussi à produire les deux acrobates en scène, sans faire perdre à cette aventure fraternelle son beau côté de symbole.

C'est de cela surtout que je veux les louer.

Les *Frères Zemganno* étaient accompagnés, sur l'affiche du Théâtre-Libre, d'un acte signé de deux noms chers à tous les Parisiens de lettres, MM. Paul Ginisty et Jules Guérin.

Cette collaboration n'en était point à sa première épreuve. Vous vous souvenez d'un roman que MM. Guérin et Ginisty publièrent tout au début de la bataille naturaliste et qui fut, à ce moment-là, bon centre d'escarmouches?

Il y a quelques semaines à peine, M. Ginisty nous donnait de nouveau un livre d'une singulière saveur et dont une pièce pourrait bien être tirée un jour ou l'autre, *Un petit ménage*. C'est *Monsieur, Madame et Bibé* sans bébé, le jeune ménage moderne où ne naît pas l'enfant, l'effort de deux êtres qui, restés dans l'égoïsme de la passion stérile, veulent éterniser la lune de miel, cherchent dans l'amour permis les émotions de l'amour défendu, jusqu'à ce que le vertige les prenne et que, par un réveil d'honnêteté d'esprit, la jeune femme échappe avec frayeur à celui qui, inconsciemment, la poussait à l'abîme.

On attendait de ces deux Parisiens une surprise piquante, et l'on n'a pas été déçu.

Le rideau s'est levé sur la cabane de Philémon et de Baucis, sur l'idylle, dans un cadre rustique, de deux personnages grisonnants. On voyait bien que l'aisance manquait un peu dans cette humble demeure. Mais comment plaindre des gens qui mènent en philosophes une vie agreste et qui ont gardé, à l'âge des désillusions, ce trésor, plus rare que les richesses, l'amour de la vingtième année?

Un coup de tambour roule au milieu de cette idylle. Un homme entre, moitié fonctionnaire, moitié soldat :

— Qu'est-ce que c'est? Encore en retard pour l'appel?

Les spectateurs ouvrent de grands yeux. Ce Philémon rustique semblait pourtant avoir passé l'âge de la conscription?

Aussi n'est-il point conscrit, mais forçat; c'est un

pharmacien qui a empoisonné sa première femme et qui a épousé au bain calédonien une demoiselle de compagnie condamnée pour étranglement de sa maîtresse.

On apprend ces nouvelles de la bouche même des tourtereaux, après l'appel. L'explication s'en produit au milieu d'injures singulièrement pittoresques. Il ne faut rien moins que l'annonce d'une grâce présidentielle pour ramener la paix dans le ménage.

Et la toile se baisse, comme elle s'était levée, sur un duo d'amour.

M. Antoine qui a réglé le spectacle des *Frères Zemganno* avec une grande habileté de metteur en scène, a joué avec une vérité saisissante ce petit acte ironique.

MM. Ginisty et Guérin n'auraient qu'à éteindre par-ci, par-là, sa hardiesse, pour le produire devant le vrai public. Au milieu de tant d'essais avortés, ils me semblent avoir fait preuve de vrai « naturalisme », en ceci qu'ils ont mis leur audace non point dans la crudité des mots, mais dans l'observation morale.

HUGUES LE ROUX.

COURRIER LITTÉRAIRE

J'ai lu récemment, dans une préface d'Édouard Rod, qu'il n'y avait plus d'écoles en littérature. En effet, la forme sous laquelle nous vivons actuellement, nous autres républicains de la république des lettres, est l'anarchie pure et simple. Mais s'il n'y a plus d'écoles, il y a encore des coteries et des bandes. Les coteries se sont appelées bureaux d'esprit au XVIII^e siècle, cénacles au XIX^e. Peut-être ont-elles aujourd'hui un autre nom, plus particulier, que je ne connais pas, parce que je ne suis pas *dans le train*. Les bandes se retranchent dans des brasseries, dans un *Rat-mort* quelconque. Les coteries siègent dans des salons et les femmes s'en mêlent. On boit avec les premières, on mange avec les secondes. Dans les unes et dans les autres, on potine et on pontifie. Potiner, pontifier, toute la vie moderne!

Les coteries et les bandes sont aux écoles ce que les groupes parlementaires sont aux partis politiques. Par là, jugez-les!

Les deux bandes qui se disputent le roman français, devenu notre seule branche de littérature, sont les réalistes et les psychologues, ou, si vous l'aimez mieux, le naturalisme ou l'intuitivisme (il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un barbarisme de plus). L'intuitivisme consiste à regarder en soi pour y voir les autres. C'est ainsi que le maître à danser de Musset dit à son élève, dans *Il ne faut jurer de rien* : « Vous allez à droite, vous regardez à gauche; vous allez à gauche,

vous regardez à droite. Qu'y a-t-il de plus simple ? » Avec les intuitifs, « pas de faits trop concrets, pas de figures trop précises » ; ni description, ni « scènes », ni récits rétrospectifs : rien que l'évolution de l'âme dans le vide, ou, mieux encore, le retour aux symboles. Le naturalisme, vous le connaissez : voici tantôt vingt ans qu'il trône. Il est l'indigestion de réalité matérielle, comme l'intuitivisme est le jeûne, l'inanition, le système des Tanner, des Succi et des Merlati appliqué à la littérature des romans. Maintenant, bon public, dis-nous ce que tu préfères. Veux-tu être noyé dans la fosse au purin, ou asphyxié sous la cloche de la machine pneumatique ? — Mais je ne veux ni l'un ni l'autre ! — Bon public, tu changes la question... — Non, non, qu'on me ramène à Georges Ohnet ! Vive *Serge Panine* ! Vive le *Maître de Forges* ! Foin de la littérature !

Tout cela pour arriver à vous dire que M. Jean Richepin a fait un rêve. Pourquoi serait-on poète, si ce n'est pour faire des rêves ? Être à la fois l'émule de Bourget et le Dauphin de Zola, marier la république de Venise et le Grand-Turc, et les marier si bien qu'ils soient heureux et qu'ils aient beaucoup d'enfants — format Charpentier — en un mot, fonder la psychologie naturaliste qui regardera « en dedans » suivant la prescription nouvelle, mais pour y étudier l'âme inférieure, le ventre, au lieu de la tête et du cœur : voilà, si je comprends le *Cadet* (mais je n'en suis pas sûr !) ce que M. Richepin a voulu en écrivant ce livre (1). Au naturalisme, il a pris les descriptions violentes et les gros mots ; à la secte psychologique, le dogme d'après lequel chacun de nous, au lieu d'être « lui », est « plusieurs ». Il a emprunté tour à tour leur méthode aux uns et aux autres.

Amable Raudoin de Toraval descend d'une famille de hobereaux de la Thiérache. Son père, soldat d'aventure, a, par inconstance et par indiscipline, manqué dix fois sa vie. Cependant, vers la fin du voyage, il a jeté l'ancre en épousant la meunière du Moulin-Joli. De ce mariage, deux fils, qui reproduisent les traits et les instincts des deux races différentes. Désiré, le meunier, est âpre au travail, dur à la peine, passionné pour l'argent, lourd de sentiments, grossier de paroles : un honnête butor qu'il est difficile d'aimer, mais que nous estimerions, si l'auteur nous le permettait, malgré ses petites ses et ses lâchetés, à cause d'un fonds de bonté native et de cet esprit de sacrifice, si étrangement allié avec l'esprit de tracasserie et de domination. Amable, lui, aime à la fois l'oisiveté et les émotions nerveuses. Il va à Paris, s'essaye à la politique, à l'art, à la littérature ; ne réussit qu'à manger sa fortune jusqu'au dernier sou et au delà. Nous le voyons, au début du récit, revenir au gîte, mendiant hâve, éreinté, ombrageux. En somme, c'est un *raté*, un inutile, qui n'a de l'ar-

tiste que les sensations excessives, non la faculté productrice. Désiré l'accueille à bras ouverts, mais, dès les premiers mois, lui meurtrit l'âme de sa brutale générosité de paysan. On voit naître une jalousie dont l'auteur va étudier les progrès, contrariés par des sautes d'humeur, des attendrissements inattendus et presque incompréhensibles, des saillies de bonté, des « maladies de vertu », comme dit le Rorgnot, ce vaurien errant qui devient le mauvais génie d'Amable. Ce Borgnot est peint avec une vigueur, une furie, un emportement et une surabondance d'imagination qu'aucun romancier de notre temps, y compris Zola et Daudet, ne pourraient dépasser. Il faut rendre à César ce qui est à César, et à Richepin ce qui est à Richepin. Depuis Callot et Burns, personne n'a compris le gueux comme lui, âme et corps, pensée, langue, guenilles. Il est maître dans l'art de le poser, de le faire vivre et parler. Les entrées et les sorties du Borgnot sont des merveilles de mise en scène et de savoir-faire artistique.

Donc ce Borgnot, cette sauterelle vivante, cet estropié qui bondit de buisson en buisson sans qu'on l'entende venir, véritable incarnation de la Mauvaise Pensée, couve tendrement, avec des précautions maternelles, le sentiment effroyable qui grandit dans l'âme d'Amable. Dès le premier jour, il a en vue le dernier terme, le fratricide, et l'a montré aux regards épouvantés du jeune homme. Il a longtemps caressé une vengeance, lui aussi ; il a versé le sang d'un ennemi, il sait comme c'est bon et s'en pourlèche, après vingt ans et plus :

— Moi, dit-il, couchant en joue une victime imaginaire, moi je n'ai pas manqué mon gabelou !

Le professeur de crime ne réussit pas tout d'abord avec son élève. Cet Amable Raudoin ne se croit pas, ne se sait pas mauvais. Mais comment l'homme serait-il bon chez M. Richepin ? Sauvage, c'est une bête féroce ; civilisé, un « pourri ». Or, Amable est une combinaison des deux. Lorsque l'auteur nous le montre aimant, puis haïssant son frère, tout ce que je puis admettre, c'est qu'il essaye de l'aimer et s'efforce de ne point le haïr. L'amour de la Terre, qui n'avait guère tourmenté la jeunesse d'Amable, l'envahit peu à peu, et ses nerfs d'artiste lui font ressentir cette passion nouvelle avec une fougue et un emportement maladiés. Il s'indigne qu'on la fasse travailler, car il ne la convoite pas comme un bien matériel, mais comme un être vivant. Il se roule sur son sein qu'il mouille de ses pleurs et chauffe de ses désirs. Il la veut pour maîtresse et non pour servante.

Par une série de sophismes qui sont, j'en conviens, très serrés, il en est venu à se convaincre que son frère l'a spolié de cette terre bien-aimée. Or Désiré a fait tout le contraire : à force de travail, de privations, d'avarice, il a racheté les biens vendus par Amable et reconstitué le domaine. Le bonheur, pour lui, c'est d'en

(1) *Le Cadet*, par Jean Richepin. — Charpentier.

jouer avec son frère dans une communauté indéfinie. Au dernier vivant, la propriété totale. Mais, après eux ? C'est ici qu'Amable se préoccupe d'avoir un héritier, afin que cette chère, cette bonne terre n'aille point à des étrangers, qui la diviseraient, la dénatureraient pour l'exploiter, l'étendarderaient pour lui faire suer plus d'argent.

Puisque Désiré ne paraît pas songer au mariage, pourquoi Amable n'y songe-t-il pas pour lui-même ? C'est l'idée qui viendrait à tout homme dans sa situation. M. Richepin l'écarte par la simple et impérative raison que, si Amable faisait une chose aussi naturelle, il ne serait pas l'être détraqué et compliqué qu'il doit être, et le roman n'existerait plus. Donc, c'est Désiré que l'on marie. Mais il ne *sait* pas être père : ce petit mot que je suis dans l'obligation de souligner, malgré mon profond respect pour mes lectrices, résume cinquante ou soixante pages du roman. Amable sent qu'un « devoir » s'impose à lui : prendre de force sa belle-sœur et empêcher que la terre, la terre chérie, etc. (revoir pour les épithètes la colonne précédente), ne passe à des collatéraux. Je ne vous raconterai pas où ni comment Amable accomplit son « devoir », après avoir hypnotisé la pauvre Anaïs. Alors seulement il s'aperçoit qu'il en était amoureux, dans le sens naturaliste, *solaïque* du mot. Ces relations adultères et incestueuses se prolongent, s'arrêtent, se reprennent, pendant plusieurs années ; elles sont interrompues tantôt par les remords religieux d'Anaïs, tantôt par un goût soudain qui lui prend pour son mari. Ce qui caractérise cette analyse, outre la crudité croissante des situations et du langage, ce sont les variations inouïes des caractères et des tempéraments. Cet abominable Borgnot est dévoué comme un chien à « M'sieu Amable ». Désiré, l'excellent homme, est brutal et méchant avec sa femme lorsqu'il la croit stérile. Anaïs est dévote et lascive ; elle adore successivement son mari et son beau-frère. Sa volonté brille et s'éclipse comme le feu tournant d'un phare. On a déjà vu les contradictions d'Amable. M. Richepin donne, j'en ai peur, une amplitude exagérée aux oscillations d'une âme humaine. Qu'elle balance entre le bien et le mal, soit ; qu'elle aille de la sainteté au crime, non.

Amable fait plus que bravement son devoir pendant la campagne de 1870, et c'est à mon avis une énorme faute que d'avoir fait passer dans cette vilaine âme, souillée et malade, les douleurs de la patrie vaincue sans qu'elles la relèvent et la purifient. Le crime devant lequel reculait le raté, l'hôte somnolent et voluptueux du Moulin-Joli, c'est l'héroïque franc-tireur des Ardennes qui le commettra. Caché derrière un buisson, Amable frappe son frère d'une balle mortelle au front en criant : « Lapin ! lapin ! » Il a, par une machination atroce, tout arrangé pour que le Borgnot, seul, puisse être soupçonné. En effet, le malheureux est condamné et guillotiné.

Voilà donc deux meurtres sur la conscience d'Amable Raudoin, s'il en avait une. Meurtres inutiles, puisqu'il ne jouira ni d'Anaïs, qui s'est retirée chez les béguines, ni de la terre qu'il laisse en friche. Il est arrivé à se persuader qu'il a « bien fait », et sa seule occupation consiste à s'admirer, à se glorifier de son crime. Ce crime, auquel personne ne voulait croire au moment du procès, tout le monde y croit maintenant, sans que M. Richepin se donne la peine de nous expliquer ce revirement. Une contradiction de plus ou de moins ! On montre Amable au doigt, on crie sous ses fenêtres : « Assassin ! assassin ! » Il en est enchanté, et s'attriste quand la colère publique, naïvement assouvie par ces vains cris, cesse de le poursuivre. Il a pour confidente une vieille servante qui l'a compris à demi-mot, ayant autrefois surpris le secret de ses amours : elle le devine, l'excuse, l'approuve, et cette approbation tacite suffit au bonheur d'Amable. La décrépitude atteint cette femme, l'imbécillité l'envahit ; dans ses prunelles froides et vagues, l'assassin cherche encore le reflet de son glorieux crime, et quand la vieille meurt, il se sent comme seul dans la nuit. Il se retire alors dans uneasure solitaire, y achève sa vie comme un loup-garou, et meurt d'une mort mystérieuse et dégoûtante, dont l'horreur salirait ces pages.

J'ai insisté sur ce roman, non qu'il me plaise, mais à cause du bruit qu'il fait, non pour le faire lire, mais pour en donner une idée à ceux qui ne veulent pas le lire et ont bien raison. J'ai conscience d'avoir été presque impartial. A quoi serviraient ici de grandes phrases ? La morale de M. Richepin n'est pas la mienne, et j'espère qu'elle n'est point la vôtre. Peut-être s'est-il proposé simplement d'étudier un monstre, d'écrire l'histoire d'une maladie mentale. Je donnerais volontiers à l'auteur le bénéfice de cette explication, si les autres personnages dont Amable est entouré n'étaient presque aussi malades et presque aussi monstrueux que lui. Désiré, l'être normal et sain, est une brute. La vertu est représentée par deux vieilles filles idiotes et par un prêtre sans clairvoyance, qui ne fait que lâcher des sottises et des hérésies. On voudrait oublier le Richepin des *Blasphèmes*, mais le Richepin des *Blasphèmes* n'entend pas être oublié. Il se rappelle à notre mauvais souvenir par quelques grosses impiétés, bien scandaleuses et bien ordurières, qui feront le plus grand plaisir aux amateurs et dont quelques chrétiens auront la simplicité de s'affliger. Mais les chrétiens qui lisent le *Cadet* n'auront que ce qu'ils méritent. Il ne faut pas espérer que M. Richepin laisse jamais la religion tranquille. Une loi pathologique l'oblige à rôder autour de l'Église, haïeux et inquiet, comme elle ramène les escarpes auprès de la maison où ils ont assassiné.

Il serait souverainement injuste de ne pas ajouter que ce livre renferme d'agréables croquis de la Thiérache. Par malheur, jamais paysage décrit n'a eu la moindre clarté pour moi ; jamais écrivain n'a réussi à

me faire voir un arbre ou une pierre. Ce qui est hors ligne, dans son genre, avec les deux figures du Borgnot et de la vieille servante, ce sont les bouts de dialogue thiérachois dont M. Richepin nous a régalez. Régalez est le mot, car il n'y a rien de plus savoureux. C'est à nous faire croire qu'il y a dans chaque paysan de la Thiérache un Rabelais qui s'ignore. Je viens de feuilleter le volume à votre intention, cherchant un échantillon à peu près décent. Je n'en ai pas trouvé. Nous sommes trop « bleue » pour citer ici de pareilles choses : cela ternirait notre azur. C'est dommage, et je reconnais franchement l'amusement que m'ont donné ces gaudrioles endiablées, moitié patois, moitié vieux français suranné, toutes pétillantes de gauleserie populaire et vraiment inappréciables pour des philologues. Un temps viendra où ils seront seuls à lire M. Richepin.

*
**

Voulez-vous changer de note? Vous plaît-il d'entendre de nouveau la voix de cette conscience qu'on méconnaissait, qu'on étranglait tout à l'heure? Lisez *Comme dans la vie*, par Albert Delpit (1).

Roland Montfranchet, licencié ès lettres et bachelier ès sciences, ruiné par la faillite et le suicide de son père, commet un homicide involontaire et s'approprie une grosse somme d'argent, dans des circonstances si bizarrement combinées qu'au sortir de cette double aventure il est considéré comme un héros. Quelques années après, devenu une des puissances financières de Paris, il rencontre la fille de sa victime, l'aime, s'en fait aimer et l'épouse. La ressemblance de la fille qu'il adore avec la mère dont il voudrait bannir le souvenir fait son supplice. A cette torture se joint la crainte d'être dénoncé ou assassiné par l'homme qui a été condamné à sa place et qui le suit pas à pas pour se venger. C'est alors qu'il devient meurtrier une seconde fois, afin de supprimer son ennemi. Comme le premier, ce crime sera ignoré de la justice, mais la sœur de Roland, Alice, une noble et vertueuse femme qui n'a jamais connu ni tentation ni défaillance, est maîtresse de son secret. Écoutez de quel accent elle lui parle :

« Tu ne crois pas en Dieu? Mais Dieu lui-même te force à croire en lui... Il te guettait! Il a mis Florence sur ta route... Comment ne t'es-tu pas dit qu'il était bien étrange que tu rencontrasses la fille de ta victime? Dans l'univers, il y a tant de femmes dont tu pouvais t'éprendre, auxquelles tu pouvais donner ton nom! Il a fallu que ce fût celle-là que tu choisisses, ne sachant rien de sa famille, de son passé. Et l'amour t'a saisi, et tu as adoré cette créature inconnue, ne voyant ton avenir qu'en elle, par elle, pour elle. Ah! oui, le hasard!... C'est le nom que vous donnez à la Providence, vous autres! Réfléchis et juge. Cette Providence, que tu nies, t'a fait rencontrer Florence, car Dieu vou-

lait que tu fusses toi-même l'artisan de ta punition. »

Tout cela est juste, éloquent, passionné et, en même temps, fort habile; car si l'on était tenté de trouver des invraisemblances un peu trop fortes dans ce récit, l'auteur les met adroitement sur le compte de la Providence et ferme ainsi la bouche au critique. Oui, c'est vrai : qu'on y voie le fonctionnement d'une loi nécessaire ou l'exécution d'un décret providentiel, la vie, la vie réelle, semble parfois l'œuvre du plus osé, du plus fantasque des dramaturges.

Quoi qu'il en soit, je suis heureux de savoir que cette vicille, cette éternelle morale a du succès auprès du public. J'aime à penser qu'elle contribue à la popularité de Delpit autant que sa riche imagination, sa narration ardente et rapide, ce don d'émotion qui ne le quitte pas. *Passionnément* a eu plus de quarante éditions : j'en souhaite plus encore à *Comme dans la vie*.

AUGUSTIN FILON.

DANS LE MONDE DES LETTRES

Une souscription.

Ce n'est pas la première fois que M. Paul Verlaine entre à l'hôpital, et ce n'est pas non plus la première fois que ses amis se cotisent pour lui fournir les moyens, sinon de sortir de la maison de santé, car on en sort toujours, du moins de ne pas échouer à l'asile de nuit, une fois la porte de Bichat franchie.

Mais c'est peut-être la première fois qu'un appel public est fait à tous les lettrés en faveur du poète saturnien, de celui que toute notre génération admire et pour lequel, entre vingt autres, elle a un culte passionné, contrairement à ce que disait l'autre jour un de nos aînés, qui nous reprochait de ne pas avoir le respect et l'adoration des gloires littéraires.

M. Léon Deschamps reçoit depuis quinze jours les adhésions de tous ceux qui ont vingt ans et croient à l'art moderne, et, à en juger par le nombre des souscripteurs, le reproche qui était fait dernièrement par un critique ordinairement plus indulgent et moins passionné n'a pas toute la vigueur de la justice et de la vérité. A peine, en effet, avait-on fait savoir dans les journaux que M. Deschamps recevait des souscriptions de 3, 5 et 20 francs pour un volume de Paul Verlaine, à peine la jeunesse littéraire sut-elle qu'elle avait là l'occasion de montrer combien elle aimait — et cela sans tapage — son maître vénéré, que les lettres affluèrent, 30, boulevard Arago. Si c'est là dédain des ancêtres et irrespect du talent, où donc trouverons-nous l'hommage et la déférence?

Et puisque l'occasion m'en est offerte à propos de cette souscription, je vais essayer d'établir nettement les rapports du poète de *Sagesse* avec ceux, jeunes et vieux, qui ont vécu et vivent avec lui en ces dernières années.

Il est fort possible et même fort probable — pour ne pas dire certain — que la génération qui précède la nôtre, c'est-à-dire celle des hommes de trente-cinq à cinquante ans, ait

(1) *Comme dans la vie*, par Albert Delpit. — Ollendorff.

pour M. Verlaine le plus profond respect et la plus grande admiration. Mais à part un ou deux des maîtres — tout au moins des « installés » — de notre époque, il n'en est guère qui aient fait preuve publique de leur vénération pour le « pauvre Lélian ».

Même parmi ses plus contemporains, ceux qui fréquentèrent avec lui les cénacles du Parnasse, bien peu se plurent à reconnaître en lui leur maître. Où sont les hommages, le pieux agenouillement intellectuel des parnassiens qui furent ses amis et ses compagnons? Seul peut-être parmi ceux-ci M. Anatole France proclame aujourd'hui la grandeur de Paul Verlaine, qui, l'autre jour encore, lançait un si beau cri d'amour, si tendre et si touchant, vers son ami, parce que, lui aussi, est de ceux qui s'attendrissent aux émotions et aux idées des hommes. Les autres suivirent la fortune de MM. Coppée et Mendès et, à la faveur des quinze années d'absence de leur frère de lettres, l'oublièrent.

Lorsque le poète de *Jadis et Naguère* reparut, publiant des vers qui effarèrent ceux qui le croyaient resté à la poétique des *Poèmes saturniens* et de *la Bonne Chanson*, lorsque Paul Verlaine donna *Sagesse* et *Parallèlement*, l'oubli s'accrut... Et plus jamais on ne parla de Paul Verlaine que comme d'une pauvre âme de poète ayant donné des espérances, mais que la vie avait brisée. Verlaine devenait un souvenir tendre pour ses contemporains, il n'était plus un maître.

Pouvait-il l'être, en effet? Devenu poète ému et sensitif, n'étant plus le parnassien d'autrefois, mais un maître vraiment moderne, un poète idéaliste et mystique, naïf et tendre, bref abjurant tout son passé d'impassible pour être la voix rythmée qui exprimait le tourment et la joie des âmes vibrantes et troublées, pouvait-il rester ami aux parnassiens? Seul, M. Anatole France se souvint de son compagnon, et Verlaine eût peut-être été oublié, ou presque, si son état d'âme n'était venu justement correspondre, en précurseur, au mouvement littéraire qui s'affirme aujourd'hui.

De tous nos poètes, en effet, M. Paul Verlaine est celui dont l'âme correspond le plus à l'âme littéraire moderne. Le respect de la forme, hérité des Goncourt en particulier, le fait bien davantage le poète des psychologues que M. Sully Prudhomme, dont la philosophie nous satisfait cependant si complètement. Parcourez ses derniers volumes : *Sagesse*, *Parallèlement*, *Amour*, et ce *Bonheur* dont nous connaissons déjà des fragments, vous y trouverez cette sincérité d'accent, cette complaisance à l'analyse intime, cet amour du détail idéaliste, ces inquiétudes et ces trépassissements qui sont le résultat d'un cœur tourmenté, soumis à toutes les inflexions d'idées, ce dilettantisme, ce vague dans l'opinion, cet échappement continu de la certitude qui ne permet pas l'affirmation, cette acuité nerveuse dans la sensation, ce mysticisme rayonnant, cette mélancolie douce — si douce qu'elle sourit souvent — toutes ces qualités qui sont la marque de Paul Verlaine. Elles sont aussi celle de la génération qui grandit... Qualités?... Défauts?...

« Laisse, laisse, ô mon âme, flotter l'image, » dit Amaury dans *Volupté*. Et Verlaine, avec les modernes, laisse flotter l'image; car tout n'est qu'image, que rêve berceur de la vie, que flottante illusion.

Je ne sais si M. Verlaine, dans son lit de Bichat, parcourt les quelques opuscules ou revues où la jeunesse littéraire lui rend ses devoirs. Peut-être ses habitudes extérieures n'ont-elles pas changé avec son âme et s'en tient-il encore,

pour ses lectures, aux brochures d'autrefois. Qu'importe! S'il n'a pas la consolation de se voir universellement admiré par la foule des jeunes qu'il ne connaît pas, ceux-ci ont du moins la joie et l'orgueil légitime de se réclamer de leur père vénéré. Il n'est pas, je crois, un seul des jeunes hommes de lettres qui ne lui ait rendu ses devoirs avec piété; je ne citerai, pour mémoire, que la belle étude de Jules Tellier, dans laquelle se résument les sentiments de tous ceux qui vibrèrent avec lui... Dans l'avenir, lorsque les historiens classeront les imaginatifs, Verlaine sera placé en tête du mouvement actuel. Et l'on dira alors qu'ils furent bien partagés ceux qui mirent en lui leur foi, et que peut-être, dans le Parnasse, Paul Verlaine eut la meilleure part, parce qu'il sut — comme le fit d'ailleurs aussi M. Anatole France — descendre de sa colonne de jaspe pour se mêler à la vie, aimer, se réjouir et souffrir.

Que les modernes laissent donc passer les amertumes des aînés. Ils ont pour eux le plus bel apanage, qu'on leur envie : la jeunesse. Et quoi qu'on dise, ils ont toujours l'amour du beau. Peut-on réellement leur reprocher de préférer, parmi leurs maîtres, ceux qui répondent plus exactement à leurs goûts? Le succès de la souscription est là pour prouver que l'on sait encore aujourd'hui être enthousiaste et naïf.

ANDRÉ MAUREL.

ESSAIS ET NOTICES

Vue générale de l'histoire politique de l'Europe (1).

Présenter au public une *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe* (2), c'est encourir le reproche d'avoir trop entrepris. On sait aujourd'hui la peine et les soins qu'il faut pour établir la vérité d'un seul fait : comment prétendre, dès lors, raisonner sur cette quantité considérable de faits dont se compose l'histoire politique de l'Europe?

Les historiens, qui osent encore traiter de pareils sujets, peuvent dire, pour leur défense, que, si les détails sont douteux souvent, les grands faits ne le sont point. Nous ne savons pas, avec une pleine sécurité, les mobiles intimes de la révolte de Luther, et il y a des obscurités dans l'histoire de la bataille de Waterloo, mais il est certain que Luther s'est révolté, certain que la bataille de Waterloo a été perdue par Napoléon. Or ces deux faits ont eu des conséquences très claires et très graves.

Les événements décisifs, ceux qu'on peut appeler d'histoire universelle, sont rares. Il n'est impossible ni de les discerner, ni de les connaître, ni d'en voir les suites. C'est pourquoi, si paradoxale que cette opinion puisse paraître, le *général*, en histoire, est plus certain que le *particulier*. Il est plus facile de ne pas se tromper sur tout un pays que sur un personnage. La vue, qui se perd dans les broussailles, embrasse les ensembles : les horizons les plus vastes sont les plus nets.

Cependant, une tentative comme celle qui est faite ici,

(1) Tel est le titre d'un ouvrage de M. Lavisse, qui paraît chez Armand Colin.

(2) L'idée de ce volume m'a été donnée par une préface, que j'ai écrite en 1886 pour la traduction d'un livre de M. Freeman (*Histoire générale de l'Europe par la géographie politique*, par M. Edward A. Freeman, traduit par M. Gustave Lefèvre. Paris, Armand Colin et C^{ie}). Il m'a semblé qu'il y aurait quelque utilité à développer ce premier essai et à en faire un livre.

pour résumer en quelques pages une si longue histoire, n'est point sans quelque péril. Certaines opinions et des jugements brièvement exprimés étonneront, peut-être même offenseront le lecteur. Qu'il me permette de le prier de bien placer son point de vue dans cet espace de trois mille ans.

Nous sommes exposés à grossir certains faits, parce qu'ils nous intéressent plus que d'autres, pour des raisons à nous. Nous connaissons l'antiquité et les siècles de la Renaissance, de Louis XIV et de Voltaire, mieux que le moyen âge et notre siècle : c'est un des effets de notre éducation. Pourtant le moyen âge a ébauché les nations, qui se sont achevées au cours de notre siècle. Ces deux époques sont donc les plus importantes dans l'histoire de l'Europe, j'entends l'histoire politique proprement dite.

Ce volume présente la succession des grands phénomènes historiques, il essaye de donner le *comment* des choses. Il faudrait ajouter le *pourquoi*, mais l'audace serait par trop grande.

La nature a écrit sur la carte de l'Europe des destinées de régions. Elle détermine des aptitudes, et, par conséquent, des destinées de peuples. Le jeu même de l'histoire crée des nécessités inéluctables : telle chose sera, parce que telles autres ont été.

D'autre part, sur la carte de notre continent, la nature a laissé le champ libre à l'incertitude de possibilités diverses. L'histoire est pleine d'accidents dont la nécessité n'est point démontrable. Il existe, enfin, une libre puissance d'action qu'ont exercée des individus et des peuples.

Le hasard et la liberté contrarient la fatalité naturelle et cette fatalité des suites, qui naît de l'histoire. Dans quelle mesure ? Tout est là, mais ce *tout* est sans doute inaccessible à notre esprit.

Il serait intéressant, du moins, d'en trouver quelques parties. Le lecteur y est convié par ce petit volume.

Un mot encore. Je me suis défendu de mon mieux contre les préjugés du patriotisme, et je crois n'avoir pas exagéré la place de la France dans le monde. Mais le lecteur verra bien que, dans la lutte entre les facteurs opposés de l'histoire, la France est la plus redoutable adversaire de la fatalité des suites. Elle s'est mise en travers du cours des choses européennes, il y a un siècle, et l'a précipité dans une direction nouvelle. Aujourd'hui, nous sentons peser sur le continent une fatalité redoutable; aussi ce livre se termine-t-il par des prévisions pessimistes. Mais il laisse entendre, dans ses dernières pages, que si les conflits qui arment l'Europe et menacent de la ruiner peuvent être apaisés, ce sera par l'esprit de la France.

ERNEST LAVISSE.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 21, suite de la discussion de la proposition de loi de M. Marcel Barthe, concernant la répression par la police correctionnelle des délits de presse; vote des deux articles. Le Sénat décide de passer à une deuxième lecture. Discussion du projet de loi concernant les pensions proportionnelles des officiers, qui est appuyé par M. Boulanger et M. de Freycinet, ministre de la guerre, et combattu par le colonel Tzézenas; rejet de l'article 1^{er}.

Le 27, M. Merlin est élu vice-président, à la place de M. Humbert, démissionnaire. Discussion en seconde lecture de la proposition de loi concernant les délits d'injures.

MM. Lisbonne et Bernard soutiennent un contre-projet. M. Challemel-Lacour défend le projet Marcel Barthe. M. Biré le combat.

Chambre des députés. — Le 22, dépôt par M. Rouvier, ministre des finances, du projet de budget de 1891 et d'un projet de loi concernant une émission de rentes. Question de M. Pontois au ministre des affaires étrangères, à propos de la situation financière de la Tunisie, et de M. Bertrand au garde des sceaux, à propos des frais de justice. Suite de la discussion du projet de loi concernant l'adduction à Paris des eaux de l'Avre et de la Vigne; le projet, appuyé par M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, est combattu par MM. Isambert et Michou.

Le 24, discussion de la proposition de loi de M. Moreau, proposant une amnistie pour les condamnés des dernières grèves; conformément aux conclusions de la commission d'initiative, la Chambre refuse la prise en considération. Suite de la discussion du projet concernant l'adduction à Paris des sources de l'Avre et de la Vigne. L'urgence est déclarée et le passage aux articles voté par 327 voix contre 114. M. Fouquet propose un contre-projet, combattu par M. Alphan et rejeté par la Chambre. L'ensemble du projet est voté par 360 voix contre 108.

Le 25, question de M. de Montéty à M. Constans, à propos de la révocation du maire d'Espalion. Adoption du projet de loi voté par le Sénat relativement aux réquisitions militaires. Discussion, après déclaration d'urgence, de la proposition de M. Reinach, tendant à modifier l'article 125 du règlement de la Chambre; conformément aux conclusions de la commission, et malgré l'opposition de M. Déroulède, la Chambre vote l'exclusion pour trente séances du député qui méconnaît l'autorité du président.

Le 27, vote en première lecture d'une proposition de M. Bourgeois, tendant à modifier l'article 11 du Code rural, concernant la vaine pâture. Question de M. Emile Ferry au garde des sceaux, à propos des magasins généraux; de M. Turrel au ministre des affaires étrangères, au sujet du traité de commerce franco-turc. Validation de l'élection de M. Fould, député de Tarbes.

Intérieur. — Le général de brigade Hubert-Castex, admis dans le cadre de réserve, a été déféré à un conseil d'enquête à l'occasion du discours qu'il a prononcé en prenant congé de ses officiers. Le duc d'Orléans a été transféré à la maison centrale de Clairvaux.

Allemagne. — Les élections pour le nouveau Reichstag ont donné les résultats suivants : centre catholique, 91 élus; conservateurs, 50; — socialistes, 21; — progressistes, 21; — parti de l'empire, 15; — nationaux libéraux, 15; — polonais, 14; — alsaciens, 14; — démocrates, 2; — guelfe, 11; — danois, 1; — antisémite, 1.

Nécrologie. — Mort du comte Napoléon Daru, membre libre de l'Académie des sciences morales, ancien ministre et ancien sénateur de la Manche; — de M. Ferdinand Delaunay, historien et philologue; — de M. Ernest Chesneau, critique d'art; — du sculpteur Oliva; — du peintre militaire Franck Cinot; — du professeur espagnol Jover y Casanova; — de M. Ernest Dumas, essayeur en chef de la Monnaie de Paris; — du baron Morin de Malsabrier, chargé d'affaires de la république de Saint-Marin; — de M. Édouard Charton, membre de l'Institut, sénateur de l'Yonne, directeur du *Magasin pittoresque* et du *Tour du monde*; — de M. Pessard, ancien fonctionnaire des douanes, père de notre collaborateur, M. Hector Pessard.

Émile Raunié.

L'administrateur gérant : HENRY FERRARI.